

L'Enfant  
et

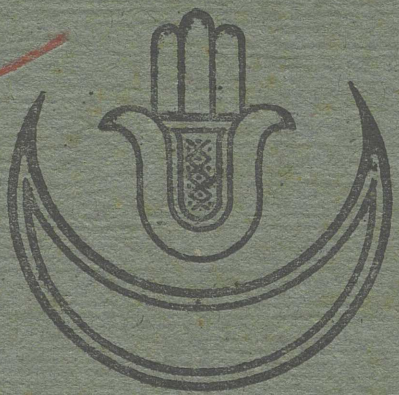
la mère

BU LITMAS  
NICE



8 novembre 1934

3029



Mektoub

*LI orfèvre et  
Mouline*

*Bousca*

BULMET  
Nice

BULMET  
Nice

RABAT

①



Mektoub

Li oufaint  
Moune

BIBLIOTHÈQUE  
NICE

2 p 1/2 = 1 page Trés brulés

## L'ENFANT et le RIVIÈRE

~~La~~ TENTATION.....

Quand j'étais tout enfant, nous habitions à la campagne ~~à la campagne~~ <sup>à la campagne</sup>. La maison qui nous abritait n'était qu'une petite métairie <sup>isolée</sup> au milieu des champs. Là nous vivions. Mes parents vivaient avec eux une grand tante <sup>épouvantable</sup>, Tante Martine. C'était une femme à l'antique avec la coiffe de paille, la robe à plis, et les ciseaux d'argent pendus à la ceinture. Elle régissait tout le monde : les gens, le chien, les canards, et les poules. Quant à moi j'étais gourmande du matin au soir. Je suis donc capotant et bien facile à conduire. N'importe ! Elle <sup>grandait</sup> ~~prospérait~~. C'est que, m'adorant en secret, elle voyait <sup>caché</sup> ainsi un sentiment d'adoration qui jaillissait, à la moindre occasion, de toute sa personne.

Autour de nous, on voyait que champs, longues haies de cyprès, petites cultures, et deux ou trois métairies solitaires.

Ce paysage monotone m'attristait.

Mais au delà coulait une ~~grande~~ rivière.

On en parlait souvent, à la veillée, surtout l'hiver, mais je ne l'avais jamais vue. Elle jouait un grand rôle dans la famille, à cause du bien et du mal qu'elle faisait, à nos cultures. Tantôt elle fertilisait la terre, tantôt elle la pourrissait.

Car c'était, paraît-il, une grande et puissante rivière. En automne, au moment des pluies, ses eaux montaient. On les entendait qui grondaient au loin. Parfois elle passait par dessus les digues de terre et inondait nos champs. Puis elles repartaient, en laissant de la vase.

Au printemps, quand les neiges fondent dans les Alpes, d'autres eaux apparaissent. Les digues craquent sous leur poids et le niveau des prairies à forte de me reformant des qui un seul étang. Mais en été, sous la chaleur torride, la rivière s'assèche. Sous des îlots de cailloux et de sable courent le courant et fument au soleil.

De nous on le disait. Je ne le savais que par ouï-dire.

Mon père m'avait averti :

- Arrête-toi, va où tu veux. Ce n'est pas la place qu'<sup>tu</sup> veux. Mais je te défends, de courir du côté de la rivière.

Et Ma mère avait ajouté :

- Dans la rivière, mon enfant, il y a des trous morts où l'on se noie, des serpents parmi les roseaux et des bohémies sur les rives.

Il n'en fallait pas plus pour me faire rêver de la rivière, nuit et jour. Quand j'y pensais le peur me sufflait dans le dos, mais j'avais un désir violent de la connaître.

\* \* \*

De temps à autre un boconnis passait près nous. Un grand roc, ~~par~~ la figure en lame de couteau. Et avec ça, l'œil vif, rutilant. Tout ce qui se déplaçait le long et le fort : les bras un peu, les pieds le pied corne, les doigts agiles. Il apparaissait comme une ombre, sans bruit.

- Tiens, m'a dit Bargabot, j'ai dit un père. Il nous apporte du poisson.  
En effet.



Quand il était là j'avais un peu peur ;  
quand il n'y était plus, je le regrettais. Si  
sans le voir j'entendais glisser ses escarpilles,  
mon cœur se mettait à battre. Bientôt, il  
s'était aperçu de l'intérêt que je portais à ses  
histoires. Mais par leste il prenait des airs  
indifférents qui me mportaient au supplice.  
Parfois on ne le voyait plus de quinze jours.  
Je me tenais plus en place. Une nuit j'allai me  
précipiter de m'endormir jusqu'à la révérence. Mais  
je craignais mon père. Il ne badinait pas.  
L'hiver, pire encore : il fait froid, le vent  
hurlé, la neige tombe, courir la campagne est  
folie. On se sent bien devant le feu, et on  
n'y tient. Mais au printemps le vent est doux,  
le temps léger. On a besoin d'air, et de  
mouvement. Ce besoin me venait, comme il  
peut tout le monde. Et c'était un désir si  
vif de m'échapper que j'en tremblais de peur.  
Je risquais toujours d'y aller, un beau  
matin, et de partir à l'aventure. Il n'y  
manquait que l'occasion.  
Elle se présente. Et voici comment.

Mes parents durent s'absenter pendant  
quelques jours. ~~Qu'ils~~ leur absence, ce fut,  
comme de juste, Tante Martine qui régna  
sur la maison. Tante Martine était despotique,  
je l'ai dit ; mais dès qu'elle restait seule avec  
moi, toutes les libertés m'étaient permises. Car  
elle-même voulait être libre ; et l'eût-elle pu  
en me surveillant du matin au soir ? Celui  
qui tyrannise son prochain se tyrannise aussi  
lui-même. Tante Martine le savait. Elle  
me laissait donc le bon plaisir sur le bon plaisir pour  
trotter à son aise.

Car elle trottait. Elle trottait de haut en  
bas de la maison. Elle trottait le jour, elle trottait  
la nuit ; elle trottait à l'aube ; elle trottait au  
crépuscule. Et toujours d'un trottement à peine  
perceptible, un pas de souris. Quand mes parents  
étaient à la maison, elle se tenait à peu près  
tranquille ; mais à peine étaient-ils partis qu'elle  
se mettait à trotter. On ne la voyait plus ; mais  
on l'entendait furetant de chambre en chambre,  
tantôt elle s'agrippait dans les bûches de la cave ;  
tantôt elle disparaissait dans le buche.





\*\*\*

Je partis à travers les champs. Ah! le  
vent me battait! Le printemps me donnait  
toute sa splendeur. Et quand je passai le portail  
~~de la prairie~~ <sup>donnant</sup> sur la prairie, mille parfums  
d'herbes, d'arbres, d'incense fraîche me sautèrent au  
visage. Je courais sans me retourner jusqu'à  
un bouquetin. Des abeilles y dansaient, et l'air  
l'air <sup>ou flottait</sup> de pollen, vibrante du frémissement  
de leurs ailes. Plus loin un verger s'annonçait  
n'était qu'une neige de fleurs <sup>encombrées</sup> les  
premières plantes ~~de l'année~~ <sup>de l'année</sup> nouvelle. ~~Quand j'étais enivré~~.  
Les petits chemins m'attiraient sournoisement.  
"Viens! que t'empêchent quelques pas de plus?  
La première tournant n'est pas loin. Tu  
t'arrêteras <sup>devant</sup> l'aube." Ces  
appels me frisaient ~~la tête~~ <sup>la tête</sup> et l'air  
faisait <sup>lancer</sup> ~~les sentiers~~ <sup>seuls</sup> ~~qui serpentent~~ <sup>perdre</sup> entre  
deux haies chargées d'oiseaux et de baies  
~~bleues~~ <sup>bleues</sup> ~~de l'année~~ <sup>de l'année</sup> - je m'arrêterai?  
Plus j'allais et plus j'étais pris par  
la puissance du chemin. A mesure que  
j'avance il devenait sauvage.

Les cultures disparaissaient, le terrain  
devenait plus gras, se faisait plus gras, et  
ici et là pressaient de longues herbes grises  
~~ou~~ <sup>ou</sup> de petits saules. L'air, par bouffées, sentait  
la vase humide.

Tout à coup devant moi se leva une  
digue. C'était un haut remblai de terre  
couronné de joncs. Je le gravis et je  
devenis la rivière.

Elle était large et coulait vers l'Ouest.  
Gonflée par la fonte des neiges, ses eaux  
puissantes descendaient en entraînant des arbres.  
Elles étaient lourdes et grises et parfois  
sans raison de grands tourbillons s'y formaient  
qui engloutissaient une épine, arrachée en avant.  
Quand elle rencontrait un obstacle, à leur course,  
elles grondaient. Sur cinq cents mètres de largeur,  
leur masse écarlate, s'un seul bloc, s'avancait  
vers la rive. Au milieu, un courant plus  
sauvage glissait, visible à une tête  
rouge qui tranchait <sup>le long de</sup> ~~le long de~~ l'eau. Et il  
me paraissait si terrible que je frissonnais.

En aval, divisant le flot, s'élevait une  
île. Des berges abruptes couvertes de saulaies épaisses  
en rendaient l'approche difficile. C'était une  
île vaste où poussaient en abondance ~~saules~~  
des bouleaux et des peupliers. A sa pointe ~~seules~~  
venaient s'échouer les troncs d'arbres que la rivière  
charriait.

Quand je ramenai mes regards ~~vers~~<sup>vers</sup>  
le ruisseau, je m'éperçus que, juste à mes pieds,  
sous la digue, une petite anse abritait une plage  
de sable fin. Là le cours s'épaississait. C'était  
un point mort. J'y descendis. Des roseaux,  
des ormes géants, et des aulnes glauques  
formaient une voûte au dessus de ce refuge.  
Dans la pénombre mille insectes broutaient.  
Sur le sable on voyait des traces de pied nus.  
Elles ~~se dirigeaient~~<sup>s'en allaient</sup> de l'eau vers la digue.  
Les empreintes étaient larges, fonceuses. ~~Elles~~  
~~avaient une allure animale.~~  
Elles avaient une allure animale.  
J'eus peur. Le lieu était solitaire, sauvage.  
On entendait gronder les eaux. Qui habitait  
cette anse cachée, ce ~~lieu~~<sup>lieu</sup> plonge secret?

En face, l'île ~~est~~<sup>restait</sup> silencieuse. Son  
aspect cependant me parut menaçant. Je me  
sentais seul, faible, exposé, mais je ne  
pouvais pas partir. Une force mystérieuse me  
retenait sans cette solitude. Je cherchai un buisson  
où me dissimuler. Ne venait-il pas? Je  
me glissai sous un fourré épineux, à l'ébri.  
Le sol sous y était couvert d'une mousse  
souple et moelleuse. Là, invisible, j'attendis,  
tout en surveillant l'île.

~~Et~~ D'abord je ne vis rien. Sur moi  
s'étendait l'ombre de feuillage; les insectes dansaient  
toujours; parfois s'élevait un oiseau; l'eau  
coulait, ralentie, par ~~les~~<sup>la</sup> ~~sautes~~<sup>surmonte</sup> de la digue;  
le temps passait, monotone, et l'air devenait  
tiède. Je m'assoupis. [Longtemps je dus rester  
dans le sommeil. Comment puis-je être éveillé?  
Je ne sais. Quand j'ouvris les yeux, étonné de  
me retrouver sous le buisson, le soleil était bas,  
et c'était midi tout droit à la fin. Rien  
ne semblait changé autour de moi. Et  
cependant je restais, immobile, au fond de  
ce cachette, dans l'attente de quelque événement.

Tout à coup, au milieu de l'île, entre le feuillage des arbres, s'éleva un fil de fumée, puis, l'île était habitée. Mon cœur battit. J'observai avec attention le nuage opposé; mais vainement. Personne n'apparut. Au bout d'un moment le fumée diminua. Elle semblait se retirer peu à peu dans le bouquet d'arbres, comme si la terre invisible l'eût absorbée. Il n'en resta rien.

Le soir tombait. Je sortis de ce retraite et revins à la plage. Ce que <sup>je découvris</sup> ~~je découvris~~ m'épouvanta. A côté des premiers traces que j'avais relevés sur le sable, ~~d'autres~~ d'autres, encore fraîches, marquaient le sol. Ainsi pensais-je que j'avais découvert quelqu'un et que j'étais près de ce refuge. N'avait-il un ?

La nuit arrivait maintenant, derrière les rochers. Un oiseau s'envola bruyamment du milieu des pins. Il poussa un cri, et de l'île, lui répondit un douloureux gémissement.

Je m'assis.  
Je n'arrivai à la maison qu'à la nuit close.

\*\*\*

Je laisse à penser de quelle façon me vint Tante Martine.

- 'Vagalma! Pied-nas! gratte-chemin!

Elle me remplaça:

- Tu es le voleur.

Elle prit ma tête dans ses mains:

- ~~Non~~ Ah! tu es de jolis cheveux.

Ils étaient hérissés de feuilles et d'épines.

- Va te peigner!

J'y allai, pensant, sans répondre. Je connaissais Tante Martine. Des choses, des cris, mais cela n'allait pas plus loin.

- Tu n'es pas honte?

Naturellement j'avais honte, mais qui a honte <sup>se tient coi</sup> ~~un dit~~ et je me tais.

- Si je disais tout à ton père, hi! Tascalit, (Tascalit est mon nom), tu vois l'ici à qui il ferait, ton père!...

Je le voyais parfaitement, mais je voyais aussi Tante Martine et tout en elle un désir: « Cherapan! tu es de la chance, que Tante Martine soit faible, pour ce petit gredin de Tascalit. Après tout, dans un temps, ton père en fait bien

d'autres !..... »

Sur son air menaçant, Tante Martine s'attendant  
- sait.

- Et tu as faim sans doute ?.....

« J'avais faim et j'arouai.

- Parbleu ! gronchait-elle, en préparant  
sa poêle à friture. Depuis sept heures du matin !.....

Malheureux ! j'ai parié que la tête te tournerait.....

« Je mentis :

- Oh, Tante Martine, la tête (cette fois)  
me tourne, mais pas trop vite.

- Et moi, qui n'ai qu'un peu de soupe à  
te donner..... Et deux tomates..... Et le beurre.....

On entendit un pas, et Bargabot  
entra dans la cuisine.

Jamais il ne lui avait paru si frêle. Il  
avait son air sauvage. Tante Martine se  
saisissait faiblement de sa poêle.

Mais lui, ~~seul~~ ne s'inquiétait pas.

Il dit :

- Je me apporte des gaudes. Faites la cuire.  
Vous ne repêchez pas un verre de vin,  
ce n'est pas possible.

Tante Martine prit le pain de paines.

On l'entendit qui râclait les icailles. Dans la poêle  
l'huile fuma. Vous imitâtes Bargabot. Tante  
Martine y ajouta le cruchon de vin, le pain bis,  
du vinaigre.

Bargabot tira de sa poche un long couteau.  
Il se tailla une énorme niche de pain, y  
plâça deux pains et deux œufs avec  
sa lame au dessus de la nourriture. Puis il  
mangea.

Mais le regardant. Il ne disait mot. De  
son corps s'exhalait l'odeur de fleur.

Mais ne pensait pas à manger. Il s'inquiétait.  
Nos yeux se rencontrèrent :

- Il faut manger, fit-il, murmure-t-il.  
J'ai pêché la poisson pour vous. Il vient de la rivière...  
tu sais bien, la rivière ?... Avec son île et ses  
buissons où l'on peut le pêcher ?

« Je fâché. Tante Martine n'observait.  
Mais Bargabot mit dans le plat le poisson  
le plus beau, et il le mit dans une assiette. Et  
là, avec une délicatesse inattendue, il l'ouvrit  
détacha les arêtes, versa deux gouttes d'huile sur la

char et un fl de vinaigre. \*

- Il n'y manque plus rien, dit-il. Tu feras  
vaccin. mouche.

Tante Martine boudait un peu. Le repas  
s'échoua dans le silence. Quand les plats furent enlevés,  
Bazobot, toujours taciturne, se mit à tracer sur  
la table, avec la pointe de son long couteau, des  
figures bizarres. C'étaient des poissons incrustés,  
les uns tout bécotés d'épaves, d'autres tout en  
tête, ouvrant ~~leurs~~ queues gonflées dans le vide.  
Il y avait aussi des serpents ~~et~~ fantastiques  
et des intus d'eau.

<sup>une, une, traisias</sup>  
Tante Martine et moi, <sup>faciles</sup> pour ces  
~~des~~ <sup>lits</sup> ~~des~~ riufuliers, ~~et~~ <sup>l'autre</sup> Bazobot gronda :

- C'est l'usage.

En après il tombe au loin.

Bazobot se bra, et dit :

- Bonne nuit ! Mais j'ai pas de temps  
à perdre.

Et il disparaît.

\*\*\*

Il tomba toute la nuit. ~~Il tomba~~ Le tonnerre

gronda, vraiment, sans se ménager. Il courait de  
ses roulements sombres toute la campagne.

Les éclairs s'ouvraient et se fermaient, comme  
des aigles de feu. Le foudre troubla sur un pin  
qui rugua et s'abattit. La maison tremblait,  
le sol ~~se soulevait~~ en ses profondeurs  
répercutait les grondements. Un froid sur mes  
convulsions je jura à la rivière. Plus la flamme  
bleue des éclairs elle se vint lue instantanément.

La pluie vint dans le vent, en bris et  
fouetta la maison qui se mit à gémir du  
haut en bas, sous la furie de l'averse. L'orage  
dura jusqu'au matin. Alors il s'éclaircit en  
grondelant. Le soleil perça un nuage et  
d'un front évan de lumière il illumina l'étendue  
des champs.

Il fallut trois grands jours passés de  
chaleur pour sécher le terrain.

Cependant ces trois journées je ne bronchai  
pas.

Tante Martine, se remitt à trotter.  
Puis par la prison, elle avait mille une escapade.



à sa sonde <sup>(qui ne servait)</sup> au cœur, j'étais heureux.

Car, tournant le dos au rivage, je ne voyais plus devant moi que la rivière. Elle glissait. ~~Elle~~ ~~Traversa~~ Plus loin, en aval, l'île, prise dans les premières rayons du jour, commençait à sortir des brumes matinales. Sauplons, ormes et bouleaux formaient une masse que fusée d'un feu à feu se détachait de grands fais de feuillage, qui permeaient la lumière. A la pointe, un roc blanc émergeait au dessus de l'eau, qu'il hérissait avec violence. Et l'eau brillait de colère. Mais la rive de l'île était si rose et, sans une ligne brève, il en venait de tels parfums d'arbres ~~de~~ de plants et de fleurs sauvages, que j'étais sorti d'incrédulité. De nouveau, comme l'autre soir, entre les arbres vint le frémissement. « C'est Bengali qui fait du feu », pensai-je. « Et de jeter, ath. nuit. » Que n'étais-je sur l'île? ... Je rêvais. ... La barge était invisible. Pas un courant visible n'atteignait ce petit havre où je me sentais à l'abri. Je pourrais m'y abandonner à la contemplation des eaux glissantes et silencieuses dont le mouvement ne fascinait.

Mais je perdais la notion ~~de~~ du temps, ~~et de mon~~ <sup>de mon</sup> ~~nature~~ <sup>nature</sup> et je ne savais plus qui s'en allait de ma barge ~~me~~ ~~de~~ de la rivière. Fuyait-elle ou était-elle à moi qui merveilleusement, sans cause, la remettais? ~~Sans cause~~, Dieu sait comment je m'étais détaché du rivage, et déjà je voyais s'éloigner les quatre plots de la cabane. Ils s'éloignaient ~~ils~~ s'éloignant-ils? ... Pourquoi me venais-je à moi. Où étais-je? M'inspirerai le regard de terreurs. Entre la barge et la cabane, le corde était tendue. Pas de courant visible je portais à la dérive. J'essayai de saisir, au passage, une branche; mais elle m'échappa. Sans bruit, incroyablement je m'éloignais du bord. Le froid de la peur me glaçait le dos. Car l'eau, s'alignant paisible, entrant dans le courant à mesure que j'avancais, et je voyais, sur moi, venir l'immense nappe de la rivière avec rapidité. Elle était tout entière en marche, et sa masse profonde m'entraînait vers arrière. Pressé à la pointe de l'île où les flots se brisaient en brillant.



Leur violence augmentait, <sup>vers le milieu</sup> ~~elles~~ ~~entraînaient~~ plus  
rapidement la vieille barque dans les flots  
vaquaient, on s'élevait par les fissures,

Leur violence augmentait. ~~Les~~ <sup>compagnons</sup> ~~entraînaient~~  
de plus en plus rapidement la vieille barque.  
Le vaquement des flots venant, ne faisait  
d'effroi. L'eau venait par les fissures. De  
vastes tombilles ne paraient <sup>le travers</sup> ~~pas~~  
et la barque tournait sur elle-même.  
Quand elle offrit le flanc au choc de l'eau,  
elle vint dangereusement. J'allai droit au ~~rebut~~  
récif. Il s'avancait vers moi, terrible. Je fermai  
les yeux. L'eau frôla, puis la barque, <sup>sortie</sup> ~~entraînée~~  
dans un remous, vint avec lenteur, ~~vaquaient~~.  
Un râlement ébroua le coque. ~~Elle~~ Elle  
s'immobilisa sur un lit de foris. J'eus le yeux.  
J'étais sauté. Nos <sup>yeux</sup> ~~yeux~~ s'élevèrent sur un  
gîte en pente douce, à la pointe de l'île. Le  
~~deux~~ ~~bat~~ ~~sur~~ la terre.  
récif, ~~est~~ ~~à~~ ~~un~~ ~~point~~ ~~trou~~ ~~mais~~ ~~plus~~ ~~loin~~.  
D'un bond je fus à terre.  
Et alors je pleurai.

\*\*\*

Lorsque j'eus fermé tout un saoul, je  
compris seulement quelle était la situation. Deux  
cents mètres d'eau profonde me séparaient ~~de l'île~~ <sup>de</sup>  
une île, le rivage des terres habitées, ~~elle~~ <sup>elle</sup>  
~~se~~ ~~trouvait~~ les bords marais maternels. A deux  
kilomètres <sup>plus loin</sup> ~~de~~, sur un bouquet de pins et de fougères,  
la même ~~île~~, sans ce bleu net, devait mettre  
soixant jours de <sup>sur la gel</sup> ~~navigation~~ <sup>de</sup> ~~navigation~~ <sup>de</sup> ~~navigation~~  
neuf heures. <sup>de</sup> ~~navigation~~ <sup>de</sup> ~~navigation~~ <sup>de</sup> ~~navigation~~  
Je n'étais pas. Et elle se cherchait. J'eus un mouve-  
ment de désespoir. Comment ~~vais~~ ~~je~~ ~~sais~~ ~~de~~ ~~l'île~~?  
Qui appeler?

<sup>Mais!</sup> Je m'assis sur une roche, et essayai de réfléchir.  
Mes réflexions n'allaient pas ~~loin~~ <sup>loin</sup>. Toute une  
détail : " Pascal, tu es fou. " Mais elle m'in-  
-portait peu. Une ~~seule~~ seule question me tourmentait.  
" Qu'en penses Tante Martine ? " Il n'y a rien que  
neuf heures, et <sup>de</sup> ~~de~~ elle a de la peine. Qu'en sa-  
peut-elle à présent ? Là, à présent, tu seras toujours  
là, Pascal, mon ami, et l'eau, devenue toute  
noire, coulera sûrement, ~~et~~ ~~si~~  
Toute, toute, mes pensées...  
C'est alors que la brise s'accroît vers moi

un o deux ai jelleth  
masse de bois brulé. ~~de bois brulé.~~  
de l'air et de la fumée, le sonneur de ce pays  
dans le bras, je deux fois, malgré la fumée entre  
les arbres, me rend à l'esprit. « Il faut voir ça »,  
me dis-je. Et je ne comptai ~~pas~~ les heures.  
j'arrivai à l'écé d'une closerie.

Au milieu de cette closerie se dressait  
une hutte. Largement arrondie, elle ~~était~~ montée  
en pain de sucre. Un sac pendait devant la porte.  
Sur le terre battue, on avait disposé trois paves.  
La brûlante un peu de feu. La fumée qui s'en élevait  
à l'air une grosse fumée, toute noire, sorte  
de verdure épaissie, avec deux petits veilles et une  
fourche rebouée.

Une fillette accroupie devant le foyer allumait  
le feu avec un bâton. Un chat noir, s'étirant  
devant la hutte. Quelques vols piaillaient.

Qui étaient les gens <sup>ainsi</sup> misérables par habitude  
dans cette ~~cabane~~ cabane de branches ? ~~quelques-uns~~  
ils ne paraissent ~~pas~~ être ~~les~~ ~~véritables~~.

La petite fille était en haillons. Des yeux  
rouges, une peau bristée ; quelle étrange creature !

Il portait de gros anneaux de cuivre à ses  
veilles. ~~Mais~~, parfois elle chantonnait à voix  
basse. Un air connu, un chœur. Dans la  
closerie. Au delà de la haie, sans un arbre, on  
entendait vaguement une énorme masse  
brune. Cette masse m'inquiéta. Je n'eus  
l'instinct, car elle se tenait trop loin de moi ;  
~~mais~~ elle demeurait immobile. Était-ce  
un animal ?

De la marmite sortaient s'échappant des  
vagues de vapeur. Elle sentaient bon. Une corneille  
en vint du bois, et, en criant, se posa sur  
l'épaule nue de la fillette. La fillette lui parla.  
Méfiant, je me levai, pour venir <sup>la</sup> voir.  
La fillette tourna le tête et me regarda de  
ses yeux. ~~Je~~ Mais elle était impavide. ~~disait-elle~~  
espérer ?

Une vieille femme sortit de la cabane. Elle  
était maigre et farouche. Tactissant un coin par le  
coin, elle l'épousa sur le feu, en faisant des  
glapissements d'ours.

La masse brune à l'arrière, grosse,  
se mita sur quatre grosses pattes et l'ours —

car c'était le soir - s'approche de feu en  
se languissant. Arrivé <sup>près de la mer</sup> il brève l'air,  
le muscane levé sans une direction. Je vis un feu.

Je courus d'un trait à la pointe de  
l'île. Il y avait une bonne cachette. A peine  
y étais-je installé que ~~l'eau~~ <sup>l'eau</sup> chuta. ~~Il y avait~~  
~~des~~ ~~hommes~~ ~~qui~~ ~~me~~ ~~regardaient~~. Une barque venait de  
la rive vers l'île. Quatre hommes la montaient. Quatre  
grands diables, noirs et noirs, plus noirs, plus gros  
que Boujelot. Des Nocturnes! <sup>à</sup> <sup>ce</sup> <sup>moment</sup> j'étais perdu,  
vivement perdu! ~~ils~~ ~~me~~ ~~regardèrent~~

Il accoururent, ~~avec~~ <sup>sur</sup> leur embarcation, à  
l'éclair d'une touque, par le cabot, ils en tirèrent  
un enfant, c'était un jeune de cet âge. On  
l'avait ligoté. Un des hommes le souleva et le  
chargea sur ses épaules. Je vis bien la nuit. Il  
était balancé, comme ceux de ces rivières, et tout  
autour lui-même. Mais rien n'y ~~ressentait~~ <sup>trahissait</sup>  
~~rien~~ ~~de~~ ~~sa~~ ~~situation~~. Les yeux clos, la bouche serrée, l'enfant  
semblait de pierre. On l'empota. Et quatre  
hommes s'installèrent sur les arbres; ~~et j'étais seul~~  
~~tout seul~~ j'étais seul.

Il était midi. J'étais le faim. Mais je  
n'avais pas touché à mes provisions. Le moindre mouvement  
me semblait dangereux: un geste malade, une  
branch cassée, tout pouvait me trahir. Je serais  
découvert, saisi, ligoté!...

Pendant tout l'après-midi j'eus l'air  
de ma cachette: une petite excavation, creusée dans  
la roc, ~~et~~ et dissimulée par des branches.  
J'attendais un miracle: sur la rive quelqu'un  
allait surgir, un pêcheur, probablement, ~~ou~~  
Mais personne ne se montra. Et le soir vint.

J'en fus étourdi, car jamais jusqu'alors  
je n'en avais vu. Du moins tel que je le voyais,  
<sup>sans</sup> <sup>être</sup> <sup>bleu</sup>, à l'orient, avec de grands arbres s'élevant  
Et ~~à~~ ~~mesure~~ ~~qu'~~ ~~la~~ ~~clarté~~ ~~du~~ ~~jour~~ ~~diminuait~~,  
le ciel ~~passait~~ <sup>s'assombrissait</sup> <sup>progressivement</sup> <sup>à</sup> <sup>l'ouest</sup> par l'ombre  
de grands figures célestes mystérieusement appa-  
raissant. C'étaient des astres inconnus.  
Plus tard <sup>ils</sup> <sup>se</sup> <sup>levèrent</sup> leurs noms: La grande Ourse,  
Betelgeuse, Orion, Alcharan. Tout lors,

d'années leur étouffant nocturne.

les ignorant, je me contentais ~~de les écouter~~.  
Ils hurlaient très loin en silence. Leurs fleury  
se reflétaient, se troublant dans le ruisseau,  
maintenant bluish et noire. Car la nuit  
était descendue, et l'eau <sup>devenue</sup> ~~noirâtre~~ les  
rapide courait vers l'île avec une telle puissance  
que j'avais peur. En vain, blotti dans ma <sup>abri</sup> ~~abri~~,  
essayais-je, fermant les yeux, de m'oublier. Le murmure  
amples de ses vagues m'arrivait encore et brulait  
mon âme. Me un autre petit, pile, restait à  
ce peu de nuit qui tremblait dans un ton de l'île,  
tout feu qui ont monté le ruisseau et je l'eusse touché  
du pied, car juste sous ce ton à ~~peu près~~, 18 rapps  
S'eau

De mon pied j'avais pu toucher l'eau qui  
glissait par votre raps, et rapidement ~~par~~  
sur mon refus. ~~Le bruit de l'eau~~ ~~me~~  
~~de l'eau~~ ~~de l'eau~~ ~~de l'eau~~ plus intolérable.

Vainement persiste et redoublé  
qui brutalement m'empêcha. Je ne puis le supporter.  
Me glissant hors de ma cachette, je gravis le talus du  
rivage. Que n'aurais-je donné pour entendre une

voix humaine, pour voir un feu d'homme... Me  
solitude me tenait... Mais quels hommes appelés  
à mon secours? Les de l'île, ~~étaient~~ sans aucun  
doute ~~étaient~~ <sup>entraînaient</sup> enfants. Et quelle crainte!...  
~~Il y avait~~ ~~étaient~~ des hommes, cependant...  
Ils ~~étaient~~ <sup>paraissaient</sup> une cabane; une pauvre cabane, certes, mais  
qui abritait leur sommeil, humainement. Et ils faisaient  
du feu. De ce feu les lueurs éclairaient, par bouffées, sur  
le feuillage des arbres, non loin de mon refuge.  
Là brulait un foyer, un vrai foyer, avec du bois,  
et la cendre chaude, la marmitte, la nourriture, et la  
rassurante clarté... F.

Plus je pensais à ce foyer, plus me prenait le  
tentation ~~de me glisser~~ <sup>de me glisser</sup> jusqu'à la hutte, pour voir  
dans cette nuit ~~de l'île~~ où je me sentais seul, au milieu  
le feu de l'homme. Aussi est-ce fortivement que  
je me suis filai, sans le voir. Mais, dans l'obscurité, <sup>bruyant</sup>  
je réussis, à la fin de la nuit, par miracle, à trouver la  
faucille d'acier. Et là, tapi, sous un bois épais,  
je regardai.

Accroupi devant le feu, je tenais la  
vieille corcière. La flèche bruyait.

La vieille, que l'on du à la main, remuait

lentement dans le chaudron, je ne sais quelle infir-  
-malité morbide. Le chien, assis sur son derrière, regar-  
-dait fixement le veillé et buvait les vapeurs.  
Il ~~avait~~ avait des veilles pointues. L'ours errait  
librement dans la clairière. Comme le vent  
venait du campement vers nous, les bêtes ne  
pouvaient décider, non, ouï.

Trois hommes, assis sur le sol, manœuvraient  
un lin de feu.

Le quatrième était debout. Il tenait un  
furet.

A un poteau, par les pieds, par les bras, on  
avait attaché l'enfant.

L'homme venant de la forêt. Le lanié de  
furet avait marqué son dos, qui pexi à la ceinture.  
On voyait <sup>chez le dos de bronze</sup> trois longues saies <sup>noires de sang</sup>, quand le flamme  
s'élevait.

L'homme adressa des paroles volentes à  
l'enfant. Je ne le compris pas. Il parlait une  
langue binaire.

L'enfant, lors de troubles, regardait  
à son bras avec une telle stupeur, que l'autre  
désolés le portait.

<sup>sufflante</sup>  
Le lanié <sup>sufflante</sup> vif le feu. L'enfant se tort.

C'était un bel enfant, robuste, plus grand que  
moi, plus fort aussi, un petit bolivien <sup>sur deux</sup>.  
L'ours ~~était~~ était. Sur le front, il sentait les veilles, et  
ses yeux se fermaient de douleur, mais il ne gémissait  
pas.

L'homme <sup>à regret</sup> ~~avait~~ avait ~~attaché~~ attaché l'enfant, beau-  
-coup l'enfant et alla manger. Puis, lui et les  
trois compagnons s'éloignèrent du feu et couchèrent  
dans le cabane, près du soir. Le veillé se leva  
et se retira à son tour. Il ne resta plus dans la clairière  
que le chien, l'ours et le fillet. L'enfant attaché  
au poteau n'avait plus ouvert les yeux.

L'ours s'approcha de lui, le flaira. L'enfant  
demeura immobile. L'ours se pencha par ses  
pieds et <sup>un brève plus</sup> ~~fit~~ fit ~~un bruit~~ un bruit. Le chien partit  
dans les bois pour chasser.

Le fillet s'allongea devant le feu, et  
bientôt s'endormit.

Alors l'enfant souleva la tête et ouvrit  
les yeux. D'un regard lent il fit le tour de  
la clairière. L'enfant vint vers nous et  
quand il passa sur nos yeux, une pénombre

M'ofita. Pourtant il n'avait pu me voir. J'étais  
crouché sur les branches et les feuilles, mais il me toucha.  
Un folk : diei mit un têt : « Ah! pensai-je, il  
fauchait, ramper jusqu'au poteau et délier les  
cords. » Je n'en avais pas le courage. ~~Mais~~ Le  
croup, à peine assis, était là, avec sa couronne,  
ses yeux, ses quatre <sup>brûlants</sup> ~~brûlants~~ yeux, et cette fille,  
qui me regardait avec un regard étrange.

Comment fis-je pour l'abandonner? ... Je  
sais de mon frisson, et ~~je n'ai pas~~ <sup>me souvenais d'un</sup> ~~pas~~ <sup>pas</sup> par le dard.

Alors l'enfant me vit. Le flamme m'éclairait au  
flanc. Il me vit, mais ne broncha pas. Ses yeux  
brillaient, ses dents se voyaient entre ses  
lèvres retroussées, et il me regardait venir vers lui  
comme un fantôme, sans manifester le moindre  
mouvement.

Arrivé au poteau, j'essayai de je portai  
ma main sur le corde par le <sup>dessus</sup> ~~dessus~~. Mais les  
cordes étaient durs, serrés, inextinguibles.

Il y a un couteau près du chapeau, une  
chance de l'enfant. Je m'appelle Gatzgo.

Mais près du chapeau, dormait la fille.

Elle se réveille, répandit-je, en tremblant.

- Ah! tu as peur? ... murmure le prisonnier. Et  
il batte la tête. Le dard sur son revers. Je le quittai  
et allai vers le feu. Je marchais à l'aveugle, comme  
un dard.

Le couteau se trouvait par terre, mais, par hasard,  
me s'endormant, la fille se réveille, sa main  
sur moi.

Je pris cette main, distant d'un moment le dard,  
retrai le couteau.

La fille entre ouvrit les yeux et me regarda.

- Ah! surprise. Ah, je t'en ... Elle porta  
la main à sa visière, et, effrayée par la vision,  
me tourna le dos. Le sommeil la reprit.

Je revins au poteau.

Depuis les cordes qui serraient le bras,  
étaient tranchés. Un oiseau nocturne gémit. L'air  
s'écaille.

Et puis de mon côté, il se dressa, tout d'une  
pièce et, en se propulsant, frappa vers moi son  
trou noir.

- Ne crains rien, me dit l'enfant. Je sais lui  
faire.

Arazadulci  
Il dit : « Agalaon, Agalaon Pekschah! »  
Arazadulci !

La voix en prononçant ces mots a fit, de  
gustural, caressante. L'oreille se penche. Il se remue en  
banc, s'empare d'un air résigné, et se sentant  
y trancher le dernier lien.  
Nos nos éléphantes du campement.

Pas de lune.  
Le soleil, ~~était~~ dans l'air, il faisait tellement chaud,  
que sans mon camp je n'aurais pu <sup>tenir</sup> ~~faire~~ tenir  
un instant. Mais lui, se dirigeant sur l'autre  
avec ses yeux, de chat étincelants, et il ne tenait  
pas la main.

Où vas-tu ?  
- ~~Je ne sais pas~~ demandai-je  
- A la barque ne suffira-t-il ?

Nous y arrivons bientôt.

Il me dit :

- ~~Je ne sais pas~~ Vati le salut.

- J'aurais une peur :

- Où allez-vous voyez, certainement

Le courant est terrible.

- Il nous emmène, de nos estacs ici,  
me répondit-il vivement. Ne nous rien. Je  
connais l'eau.

Nous aurions puiblement le baïon de  
frustration et l'avaient caché les Noirs.

J'embarquai. Gatz, entre dans l'eau, petite  
désobéissance. J'ai deviné la force. Mais le courant  
nous ayant pris, il grimpait à bord.

- Très bien à l'avant, me dit-il. Mais je  
vous prouverai.

Il plaça une rame en poupe et gouverna.

Un remous brutalement nous icarta de l'île.  
L'île m'apparut alors, colorée et sombre, avec ses  
arbres si hauts, ~~et~~ au milieu de ces grands cany  
en mouvement.

On la <sup>cotoya</sup> ~~trouva~~ quelque temps.  
On la trouva. Puis on prit le courant en  
bras et on se dirigea vers le large de la rivière.

L'île peu à peu s'effaça dans le soleil.

- Où allez-vous ? demandai-je timidement.

- Gatz, me me répondit-il. ~~Il s'agit~~.

A peine parvins-je le voir. <sup>à son souffle</sup> à son souffle,  
à la chan, je devinais qu'il faisait de  
fruits de fois sur le rames. Les brins  
étaient plus blancs, et ne se laissaient pas  
naviguer sans effort.

\* \* \*





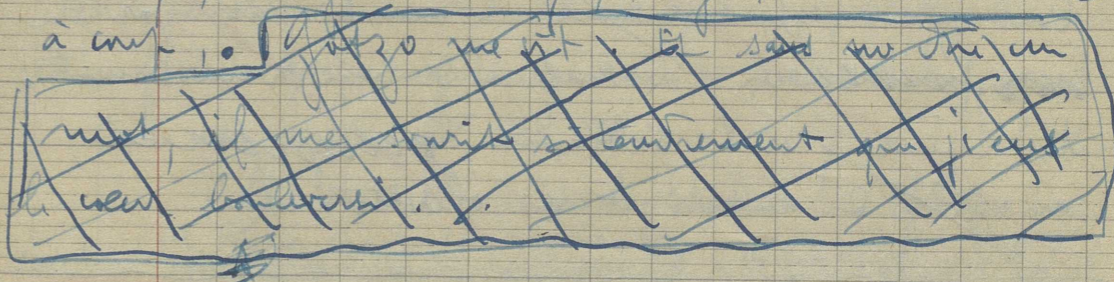
moments furtifs, un départ, de frottements, ce  
 plongement d'un rat effaré, le bas et oiseau qui  
 s'écabosse, le choc d'un éboulis, le glissement d'une  
 sarcelle qui se frotte entre les jets, un vague  
 appel, la rousserie, tout à coup le rifflet du bouot,  
 et déjà on se sent la rive, le roulement de  
 la truelle... J'écoutes. Par moments le bruit  
 de l'aube, faisait des vagues <sup>noires</sup> ~~noires~~, ces  
~~vagues~~ vagues noires, et les flots de camp,  
 s'éveillaient de rive, plus par le souffle, bruisaient  
 doucement. La barque ne remuait pas. Comme  
 une flûte de bois, elle paraissait si légère qu'elle  
 paraissait tenir debout à l'eau...

~~Je me souviens d'un petit moment~~

Dans le fond du bateau dormait un crapaud.  
 Il était allongé sur le dos. La tête renversée en arrière  
 il dormait. Le sommet immobilité du visage, un visage  
 brun et musclé aux pommettes saillantes. Ses yeux courts  
 et gonflés deux petits maris. Les lèvres avaient l'air  
 de serrer le sommeil avec <sup>ferme</sup> ~~ferme~~ ~~solidement~~ et  
 deux grands doigts noirs lourdement avaient  
 les yeux clos. Sur le visage du sommeil montait  
 également une petite aune sauge.

Entre elle et le chair du visage, il n'y avait rien.  
 Mais la vie y venait avec violence.

Avant le soleil, passant par dessus les  
 roseaux, atteignit à usage, les yeux s'ouvrirent tout  
 à coup.



Quelque chose me dit et il me sourit. Sur cette  
 figure se dessinèrent les traits de deux tout à coup se défont  
 d'instinct et alors se forma à nouveau le visage d'un  
 vieillard.

- Pascale, murmure Gatz.

Et j'ai lui sourit à un tour. Non plus avec.

\*\*\*

C'est alors que commença le temps de camp  
 dormant. Nos vivants dix jours couchés dans un  
 bras mort de la rivière. « Là, apprenait Gatz, nous  
 serons quelque temps en sûreté. Plus tard on verra... »  
 Le bras mort s'étendait, du côté de la rive  
 gauche (à l'opposé de la rive droite) profondément  
 dans la terre basse. C'était le débouché de plusieurs  
 canaux qui formaient de là.

Nous étions séparés de leur voix par  
des bris ou ornement, au-dessus de formes inextricables,  
des boucles, colonnes et des papyrus. Toute feuille  
tout argent, ils s'élevaient le monde par des  
des bris et de leur s'élevaient, au-dessus de  
au-dessus de aulnes et des olivets. Mais

Nous étions séparés de leur voix par d'inextricables  
formes de plantes aquatiques. Ils nous cachaient.

~~Des papyrus, des aulnes, des olivets, des  
des bris et de leur s'élevaient, au-dessus de  
au-dessus de aulnes et des olivets.~~

Le long du bord une église muraille  
l'aulnes. Plus près de nous, des olivets, des aulnes  
et, par nous profonds, des  
murailles de vases. Tous les vases: le vase  
de étape, le vase de, celui de la Passion,  
l'aromatique. Du lieu vers ils s'élevaient,  
lurs et vivaces, et formaient en et de, au  
milieu de eux, d'impénétrables îles.

Le bus nous s'y perdait en causant  
innombrables. Les nous partaient à travers

l'archipel végétal et peu à peu disparaissaient sous  
une voûte de verdure. D'autres s'élevaient sur les  
seuls. Tous restaient mystérieux. Les eaux  
quelquefois apaisant un courant invisible entraînaient  
un fleuve de sagittaire ou de trèfle Jean.

\*\*\*

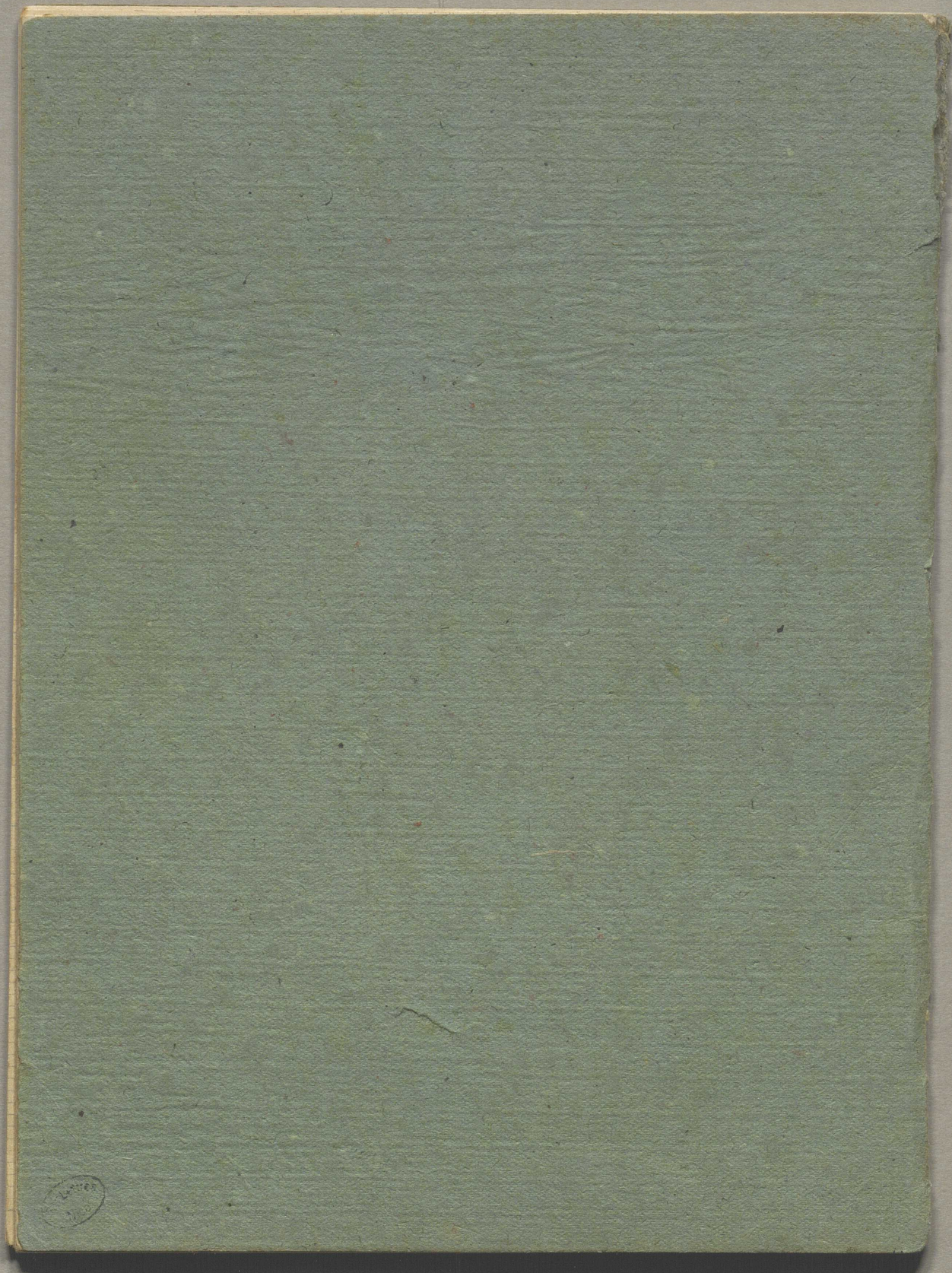
Les spectacles ne chantaient. Gatz, par  
contre, y paraissait indifférent. Il parlait peu.  
Les montres brusques m'étonnaient. Mais je bus  
m'y faire. La délivrance, notre fête  
jeune il ne le rappela. Il avait l'air  
taciturne. Nos paroles nous entraînaient, car, moi  
aussi, j'aime le bleu. Mais pour d'autres raisons  
lui. Il se taisait pour réfléchir, à des actes utiles.  
Les paroles s'appliquaient, tout de suite: ~~les~~  
fiches, trouver un bon conseil, toute une table  
avec le ciel, s'abriter, avec le vent. Mais  
il disait quelque parole. Et je me frottais. Chaque  
mot contenait une intention, chaque mouvement son utilité.  
Il était comme de son âme. Mais son âme était là.  
La soutait à mes côtés, tout clos sur ce





pleurer, crier, arracher sa coiffe, que sais-je !  
 Je la voyais, je l'entendais, je la flânerais un peu, <sup>S'ailleurs</sup>  
 sans conviction, mais n'importe que s'être là  
 à flotter sur ces quatre planches légères, en pleine  
 mutuelle de silence et de bruit, n'impliquait d'un  
 bonheur vivant. D'un vrai bonheur, que j'en avais  
 sur la peau, j'en avais dans le chair, j'en avais  
 dans le sang; il descendait <sup>par</sup> dans l'âme. Je ne  
 savais pas ce qui est l'âme. A cet âge-là on  
 est ignorant. Mais j'étais bien que  
 ma joie de vivre était plus grande que  
 rien autre, et je me disais: « Pascalite,  
 c'est l'œuvre du Bon Dieu, qui remue  
 de plaisir en toi. Traite-le bien. »  
 Je le traitais bien, mais assez familièrement.

~~car~~  
 Car le mauvais jour on travaille dur.  
 D'abord on change de moule.  
 - Au beau milieu de ce plan d'eau, si quelqu'un  
 jure, il va vers voir, ~~et~~ remarque souvent  
 Gato. D'ailleurs, nous.  
 Les petits coups de rame, on se rapproche  
 des rames.





de Minaret.

L'enfant et la rivière

Ed. Lettres  
Nice

\*\*\*

On mouilla ~~en~~ <sup>au</sup> milieu de trois îlots

taffés. L'un d'eux ~~émergeait~~ <sup>émergeait faiblement</sup>. Le  
sol si vase desséchée en était ~~solide~~ <sup>assez dur</sup>.

Il y poussait de longues herbes, quelques arbustes  
et, sur les bords, de beaux plants d'Écuelle Jean  
- c'est là que sera votre feu, dit à Gatzgo.

Il y a du bois vert. Creusés au fur.

On le creuse. Gatzgo découvrit deux galets  
larges, plats. Nous fîmes un tas de bois vert et  
de brindilles.

- Et maintenant pêcheurs note Lues, comme  
Gatzgo.

Il arme deux lignes. Y'etas' votre sans l'art  
de pêcher. Il m'antipera.

Lui se porta sur le bord de la barque, à respecter.

- Regard. - un faine et trois toi, un euppint. il.

Les deux lignes erraient ~~indolamment~~ <sup>indolamment</sup>, et,  
immobile, le bouchon, flottait sur l'eau luepint. A l'ombre  
rien ne bougeait. Pas un souffle ~~pas~~ <sup>pas</sup> sur le roseau.  
Pas un courant dans l'onde. Seul un vain  
papillon voletait ~~vacillait~~ <sup>vacillait</sup>, rose et ~~vert~~ <sup>vert</sup>, ~~sur~~  
~~les~~ ~~vagues~~ ~~de~~ ~~l'eau~~ ~~pure~~ ~~d'assombrir~~.

~~un~~ ~~flot~~ ~~jaune~~ ~~de~~ ~~saxifrage~~.  
à deux doigts de l'eau pure d'assombrir.









Là elle rencontrait des <sup>plus</sup> bords et rochers et au  
loisirs qui tournaient, sous le soleil <sup>enchanté</sup>. Une immense étendue  
d'eau vive baignait plus loin, <sup>sur l'immense étendue de terre</sup> ~~sur l'immense étendue de terre~~  
Le soir y <sup>se levait</sup> ~~se levait~~ de grandes colonnes de vapeurs blanches.  
Les uns <sup>se levaient</sup> ~~se levaient~~ à l'est, les autres, qui  
montaient à l'ombre des collines, déjà bleuissaient.

À ses pieds, longeant le bas vent, courait une  
bande droite. Des bouquets de vignes et de fougères, sous  
l'annuaire. Pas une maison. Pas une cabane. Le  
sol inculte, caillouteux, ~~de la terre~~ <sup>de la terre</sup>  
Mais le sol s'élevait en pente  
rapide, vers le nord d'une colline dénudée qui nous cachait  
le reste du pays.

Là elle rencontrait des <sup>plus</sup> bords et rochers, et au  
loisirs qui tournaient <sup>à l'est</sup> ~~à l'est~~ le soleil en chant. Sur l'étendue  
de terre brune, une étendue d'eau vive immense, plus  
vive, <sup>se levait</sup> ~~se levait~~. Déjà le soir y s'élevaient de grandes  
colonnes de vapeurs blanches. Les uns <sup>se levaient</sup> ~~se levaient~~ à l'est, les autres, qui  
montaient à l'ombre des collines, déjà bleuissaient.

À ses pieds, longeant le bas vent courait  
une bande droite. Des bouquets de vignes et de  
vignes

faroucs sous l'annuaire. Partout ailleurs, un sol  
inculte, caillouteux. Pas une cabane. <sup>(Et Annuaire)</sup> A peine y a-t-il  
une farouche ou un tronc grimpereux.  
La bande s'élevait, au nord, rejoignant vers le  
nord d'une colline dénudée qui nous cachait le reste du  
pays.

- Il dit y avait un village, dit Gatzgo.

- Où?

- Quelque part, jurerai cette nuit.

- Comment le sais-tu?

Il sourit :

- Oh, le bleu. Mille fois. Un jour au lieu

jusqu'à la nuit. Et tu venais.

J'ai toujours l'essence. J-Gatzgo. Il savait tout.

De haut de l'arbre on voyait, traversant le  
caillouteux de la bande, un ruban d'herbes vivres. Il descendait  
vers le bas vent, et c'est là, une touffe de graminées, un jaillissement.

- Une source, me dit Gatzgo. Il faut aller voir.

On y alla. On en trouva, sur l'herbe haute, qui en  
sol bannière, on <sup>se leva</sup> ~~se leva~~ jusqu'à la hauteur pour y  
prendre un pain.

- Creuses ici, les collines, dit Gatzgo.

Et sur un renflement d'argile, on fit une trou.



Dès que le bruit du matin s'était  
éteint, ~~sur le rivage~~, la terre et l'eau tombaient  
dans la tranquillité. Vers onze heures, Gatz, faisait  
un grand plongeon. Ne sachant pas nager, ~~il se débattait~~  
~~en se débattant~~, ~~sur le rivage~~.

<sup>et replongeant</sup> Il s'immobilisait, tout nu, ~~les bras étendus~~, ~~à l'écart~~, ~~à l'écart~~  
ses jambes longues sur cette eau verte, ~~à l'écart~~  
est. Je le suivais des yeux à travers les algues  
~~incertaines~~ sombres, où il errait, longtemps.

Dès que le bruit du matin s'était éteint, la  
terre et l'eau tombaient dans la tranquillité. Vers onze  
heures, Gatz, faisait un grand plongeon. Il s'immobilisait  
obliquement jusqu'à des algues sombres, et je suivais  
des yeux, avec un vague étonnement, son corps blanc  
qui errait, loin de moi, sur ces fonds aux herbes  
saugereuses. Je voyais se plier et se déployer lentement  
ses longues jambes sur cette eau verte. ~~Il se débattait~~  
~~à l'écart~~ Il y évoluait longtemps et avec une  
telle aisance qu'il semblait créé pour les eaux autant  
que pour la terre. Ce n'était alors, à ses yeux, qu'une  
insignifiante bête sans-marin, et j'étais étourdi  
de la voir émerge, les yeux clos, le visage grave,

sur les bords de ces rivages, à dix pas de la barque  
immobile où, incapable de le suivre, je l'avis attendais  
avec appréhension.

Il allait à l'écarter sur le rivage, ~~à l'écart~~  
Le plein soleil, sa peau de bronze ~~se~~ fermait soigneusement.  
Ne sachant pas du tout nager, je le suivais  
par ses sautades. Parfois il partait, le nez pointé  
à travers les canaux, et j'étais surpris ~~de le voir~~  
disparaître. « S'il ne revenait plus, s'il le voyait,  
que fais-tu, tout seul? » me demandais-je.  
La barque, pour moi seul, était trop lourde, et je  
n'avais aucune expérience de cette vie libre et sauvage,  
à laquelle il semblait habitué.

Des après-midi étaient ~~très~~ chauds. On s'y  
assoupissait. A part le frémissement d'un insecte, on  
sentait <sup>l'inattendu</sup> d'une corpe, rien ne passait ~~hors~~ le silence.  
Nous finissions, sur l'îlot, les siestes sous, à l'ombre  
des rochers et des buissons vains. Quelquefois  
nous menions la barque sur un tunnel de verdure  
à l'écart. La prau pointait l'oreille sur cet « tube d'arbres »  
qui semblait un diving. On s'amusait <sup>(à une course de barque)</sup> et jusqu'au  
soir, on s'abandonnait sans souci au plaisir de









Avec nos yeux dans l'oubli et l'insouciance.

Quelques fois tout était si calme que ça calmait nos fronts  
Alors nous inventions des dangers imaginaires.

- On se sent pas, disait Gatzys, d'un air peureux,  
quels sont les habitants de ce pays. Car il y en a.  
- Pour sûr qu'il y en a, répliquait j. comme un  
idiot. Le seul peut-être des sauvages.....

J'avais un frère sur le can, <sup>un frère</sup> ~~le~~ de l'équipage.  
C'est sûr! des sauvages!.....

Gatzys, pendant, hochant la tête:

- C'est sûr. C'est sûr. C'est sûr. Ça ne m'a jamais rien dit de  
bon.....

Il dessinait le rivage proche de nos yeux, couvert  
de forêts impénétrables.

- Incroyable, poursuivait-il, qu'on est de la  
craque de terre, les canotiers noirs. Ça n'est pas différent.  
Tout bonsoir par là, et tout bonsoir par ici.

J'éprouvais alors une fausse terreur. Elle  
n'était bien réelle. Car lorsqu'on se fait peur en  
~~croit~~ <sup>croit</sup> un danger invraisemblable, on dit <sup>certains</sup> que l'on  
ne risque rien, mais on a tout de même peur. Et  
C'est un plaisir <sup>très</sup> merveilleux.

- C'est sûr, répliquait Gatzys <sup>un beau matin</sup> et faut nous  
fabriquer des armes.....

Il façonnait un arc, plus haut que lui. Et  
On fit des flèches d'osier.

Et puis un bruit de remuant sur le  
déchirait une flèche. ~~Et de que ça faisait dans  
l'arc, on s'en sentait fatigué. On tenait sur le coup  
qu'on, pour le plaisir.~~

Quant on a une arme, on s'en  
sert, fatalement. On tue pour tuer. Les meilleurs de la scène  
peu tuer ou rien. On cherche vite un but. ~~Il y a un point~~  
de plus tentant qu'un <sup>but</sup> à tuer. Et nos amis de multiples  
~~notre, à nous, que notre~~ <sup>Il venait</sup> ~~Notre~~ nous les mille  
d'oiseaux autour de nous, familles, individus, qui, nous regardent  
moffrand, s'étaient associés à notre Née, presque autant  
que le leur possible, naturelle.....

Souvent Gatzys, l'arc à la main, arrivait à  
refait un col vert qui, à quelques pas de la berge,  
se balançait sur l'eau, plongeant, le haut des plumes  
et même s'inclinait, le <sup>fauche</sup> ~~but~~ sur l'aile, sans aucune  
méfiance.

Gatzys d'un air nerveux faisait vibrer le canotier,  
il le tenait <sup>très</sup> ~~très~~ sur son genou, visait la tête.

Il s'élevait l'arc avec colin, et lançait  
sa flèche au hasard contre le rivage.  
~~Elle se plantait dans le bois et~~

Le soir, on allait à l'effrit, près de la source.

~~Attendez, le nuit, Pascalit,~~  
disait Gatzgo. On verra les bêtes sauvages. C'est la nuit  
qu'elles viennent boire. J'ai <sup>relevé</sup> de jupes.

Il me les montre. Les griffes leur tombaient  
beau coup, l'une et l'autre. Mais la bête ne vient pas.  
On ne les voit, l'aperçoit au creux de la lande.  
Et elle nous paraît étonnée. On se tait cri.

— Je n'ai pas vu, Pascalit, affirma Gatzgo.  
J'ai entendu son pas.

— Et moi, Gatzgo, j'ai vu remuer ses oreilles.  
Nous ne nous sommes pas posés, cette nuit-là.  
Mais il y avait quelque chose. Certes on y voyait mal;  
mais il est certain qu'une forme se mouva, au lieu  
de nous, au creux de la lande. Elle apparut  
et disparut mystérieusement.

— Si je n'avais pas vu réellement remuer ses  
oreilles, comme j'y l'appréhendais, je n'aurais pas cru  
ce qui me permettait d'ignorer, en matière de  
conclusion :

— Gatzgo, cette bête est un monstre.

Un fois revenu dans notre baraque nous en  
discutâmes longtemps. Il prit corps. On lui fit

des pattes, une queue terrible, ~~et une tête humaine~~.

Je ne sais. ~~Et les bêtes, les bêtes,~~ l'ont-ils à cause de  
leurs des bêtes. Car c'était forcément un comédien.

— Pourtant, Gatzgo, on n'a pas vu <sup>briller</sup> ses yeux ?

— Il les fermait, ~~mais pour Pascalit~~ <sup>mais</sup>  
pour Pascalit. Il les fermait tout bonnement pour nous faire  
une peur.

— Tu vois, Gatzgo ? demandai-je, alléché par  
le Gatzgo ~~l'air de sa tête~~ protecteur  
de cette trouille adoucie.

Et Gatzgo, s'il en tenait protecteur :

— Pascalit, ces animaux-là, c'est pourri  
de malice.

J'en étais sûr et ravi de bonheur.

On discute longtemps, même pour établir plus  
clairement la nature, le ~~comportement~~ <sup>comportement</sup> et le nom de la  
bête. On ne voulait ni le chien, ni le loup. On  
voulait qu'on tienne ~~l'animal~~ <sup>l'animal</sup> un <sup>nom</sup> monstre,  
on n'allait pas le traquer soigneusement contre ces  
animaux connus de tout le monde. Comme on  
n'arrivait pas à l'identifier, Gatzgo eut une  
idée, qui ~~me~~ <sup>me</sup> me vint à l'esprit : ~~avec bien l'impression~~

— C'est un Rocal, affirma-t-il. On les appelle  
~~comme ça~~ un Rocal. Il y a des Rocals dans la forêt.

Voilà tout, Pascalet. Tu as vu un Rocal.---

Rien de plus simple.....

Rien en effet n'était plus simple. Cette bête  
était un Rocal, et même un énorme Rocal, de la  
taille d'un âne; un Rocal dangereux, par  
conséquent; et de plus un Rocal errant, un  
militaire, un de ces Rocals susceptibles, qu'un  
rien irrité et qui fonce sur vous d'un bout  
prodigieux, le bout bien connu du Rocal,  
qui défend le bout de la queue; et ce Rocal,  
évidemment devant ravager cette lande, où  
ne vivait pas une bête, où ne poussait pas une  
plante. Car le Rocal hante la solitude,  
régne sur le désert, et, quand il prend  
de l'âge, il devient si une telle féroce que  
même le taureau de combat et le buffle  
prennent la fuite devant lui. On ne chasse pas  
le Rocal. Car la chair du Rocal est sûre comme  
un; et le Rocal blessé est un adversaire  
terrible. Le Rocal n'ayant que le vent ou le  
courant mal. ~~Il n'y a pas~~ D'ailleurs, dans  
nos pays, le Rocal devient rare. Quant à son  
retour plus. Nos voisins n'ont eu de derniers Rocals  
~~de~~ de notre époque. Et nous ~~en~~ en

Et nous en restons pantelants de plaisir à  
s'effrayer.

Le gatzgo! Declairé - je, exalté par la grandeur de  
l'aventure, et fait retourner à l'effrayer.

Gatzgo apparemment une proposition.

Le vent hivernal, on retourna donc à l'effrayer  
mais on se porta sur un arbre.

- Le Rocal ne frappe pas, mais essuie Gatzgo,  
qui le connaissait mieux que moi, certainement.

Nous restâmes perchés sur la branche  
maintenant d'un oiseau, pendant le vent de la nuit.

Mais le Rocal ne vent pas.

- Il nous a écartés, me dit Gatzgo.

Car le Rocal, chaque nuit, a un flair  
extraordinaire.

ve. Dix heures de la nuit

Cette fois je ferai vraiment de feu.  
~~Je ferai, cette fois, vraiment de feu.~~

Mais comme quelq'un dit, il était tard, je  
me couchais <sup>trépidant</sup> sur cette gazze, qui, plus  
tard que moi, surveilla jusqu'à l'aube le rivage.

Mais deux jours après, il nous fit un fier  
feu. Vers dix heures du soir, on entendit un vacarme  
de bois cassés sous les boquetaux du rivage. La bousaille  
tremblait, les branches éclataient de tous côtés. De  
boquetaux piffèrent semblant l'eau. Puis la tête  
~~rien alla en proférant de feu.~~ ~~Fontaine et souffle,~~  
souffle, agogue, s'ébroua.

— Il se baigne, l'oscelot, me chuchota gazze, qui  
s'était approché de moi, ~~Et s'ébroua me~~  
en sautant, au pied de la banque.  
Et s'ébroua un bon coup.

2

Mais deux jours après, il nous fit un fier peur.

Vers dix heures, du soir, on entendit un vacarme de bris cassés dans les broussailles du rivage. La broussaille tremblait, les branches s'élevaient de trois parts.

De brutaux piétements troublaient l'eau. Puis la bête souffla, remuilla, grogna, remuilla s'ébroua.

— Il a baigné, Pascalot, une chuchote Gatzgo, qui s'était rapproché de nous en rampant au fond de la barge. Et surtout, Pascalot, un long ps. A dit qu'il n'y a.

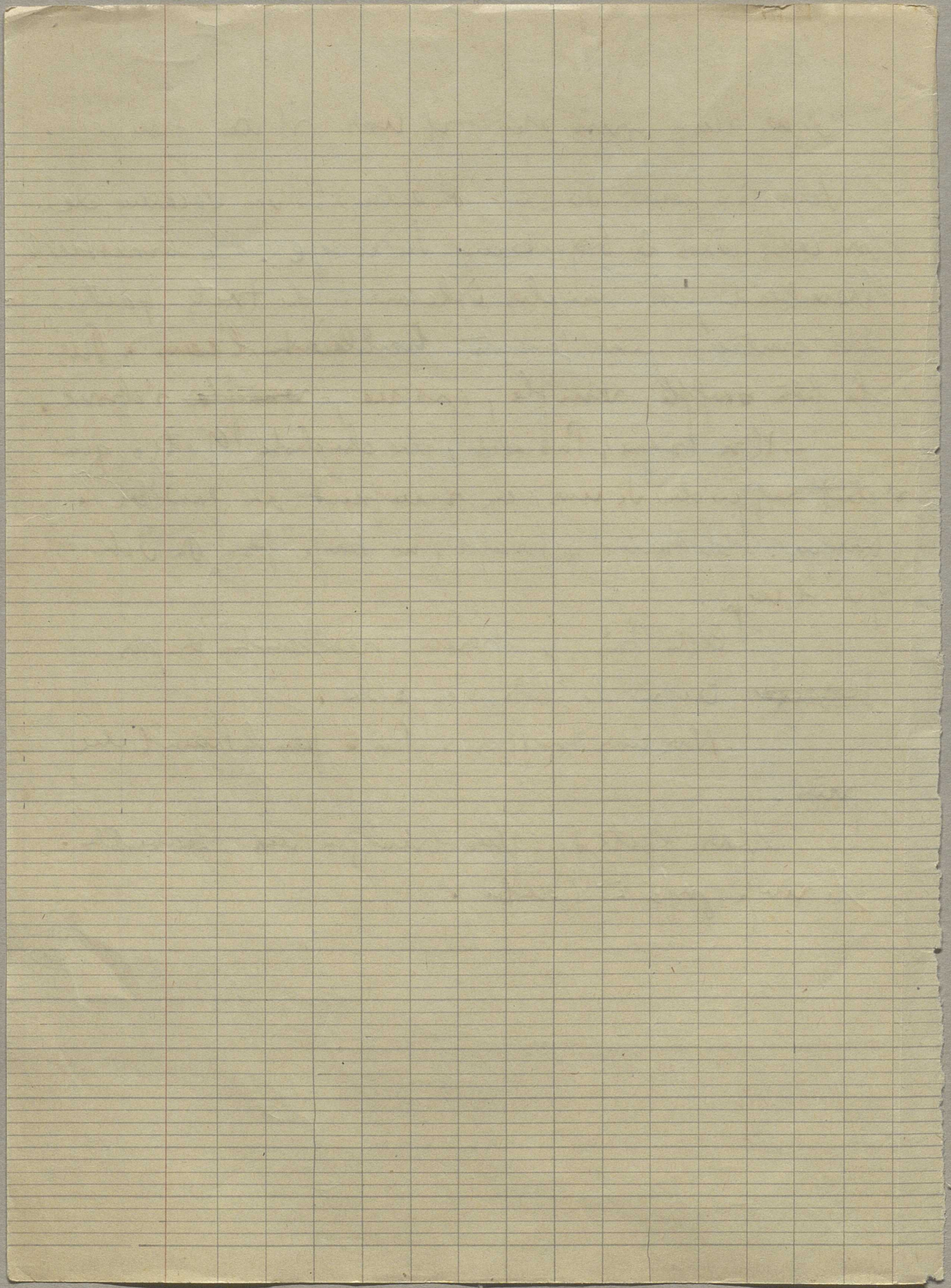
Cette fois, j'ai peur réellement de peur.

~~Mais~~ depuis la bête s'en alla.

Mais nous trélines. Tu n'y peu le trouver une nuit.

Mais Gatzgo, plus brave que nous, survilla le rivage jusqu'à l'aube.

REV. Lettres  
NICE





restins fantelants ~~de flais et d'effort~~,  
de flais et d'effort.

- Revenant au Peul, c'est une chance,  
affirmant gravement Yago. On se recoute pas un  
neuf, ~~pas sa vie, comme un crocodile~~  
comme un âne, ou comme un chien.....

~~Et, sur unis gravement,~~

c'était bien un avis. Même qu

Zébré, même une tapis, ~~une~~  
sans de nombreux autres traits. Et

Et Popupai émergeant - un retournant  
- l'effort, mais un arbre,

- Il faut etre - l'effort, d'ici, en  
trouillant, sur un, mais

10 Lettres  
Nice

**TABLE D'ADDITION**

Le signe de l'Addition est : +

1 et 1 font 2	4 et 1 font 5	7 et 1 font 8
1 - 2 - 3	4 - 2 - 6	7 - 2 - 9
1 - 3 - 4	4 - 3 - 7	7 - 3 - 10
1 - 4 - 5	4 - 4 - 8	7 - 4 - 11
1 - 5 - 6	4 - 5 - 9	7 - 5 - 12
1 - 6 - 7	4 - 6 - 10	7 - 6 - 13
1 - 7 - 8	4 - 7 - 11	7 - 7 - 14
1 - 8 - 9	4 - 8 - 12	7 - 8 - 15
1 - 9 - 10	4 - 9 - 13	7 - 9 - 16
1 - 10 - 11	4 - 10 - 14	7 - 10 - 17
2 et 1 font 3	5 et 1 font 6	8 et 1 font 9
2 - 2 - 4	5 - 2 - 7	8 - 2 - 10
2 - 3 - 5	5 - 3 - 8	8 - 3 - 11
2 - 4 - 6	5 - 4 - 9	8 - 4 - 12
2 - 5 - 7	5 - 5 - 10	8 - 5 - 13
2 - 6 - 8	5 - 6 - 11	8 - 6 - 14
2 - 7 - 9	5 - 7 - 12	8 - 7 - 15
2 - 8 - 10	5 - 8 - 13	8 - 8 - 16
2 - 9 - 11	5 - 9 - 14	8 - 9 - 17
2 - 10 - 12	5 - 10 - 15	8 - 10 - 18
3 et 1 font 4	6 et 1 font 7	9 et 1 font 10
3 - 2 - 5	6 - 2 - 8	9 - 2 - 11
3 - 3 - 6	6 - 3 - 9	9 - 3 - 12
3 - 4 - 7	6 - 4 - 10	9 - 4 - 13
3 - 5 - 8	6 - 5 - 11	9 - 5 - 14
3 - 6 - 9	6 - 6 - 12	9 - 6 - 15
3 - 7 - 10	6 - 7 - 13	9 - 7 - 16
3 - 8 - 11	6 - 8 - 14	9 - 8 - 17
3 - 9 - 12	6 - 9 - 15	9 - 9 - 18
3 - 10 - 13	6 - 10 - 16	9 - 10 - 19

**TABLE DE MULTIPLICATION**

Le signe de la Multiplication est : X

1 fois 1 font 1	4 fois 1 font 4	7 fois 1 font 7
1 - 2 - 2	4 - 2 - 8	7 - 2 - 14
1 - 3 - 3	4 - 3 - 12	7 - 3 - 21
1 - 4 - 4	4 - 4 - 16	7 - 4 - 28
1 - 5 - 5	4 - 5 - 20	7 - 5 - 35
1 - 6 - 6	4 - 6 - 24	7 - 6 - 42
1 - 7 - 7	4 - 7 - 28	7 - 7 - 49
1 - 8 - 8	4 - 8 - 32	7 - 8 - 56
1 - 9 - 9	4 - 9 - 36	7 - 9 - 63
1 - 10 - 10	4 - 10 - 40	7 - 10 - 70
2 fois 1 font 2	5 fois 1 font 5	8 fois 1 font 8
2 - 2 - 4	5 - 2 - 10	8 - 2 - 16
2 - 3 - 6	5 - 3 - 15	8 - 3 - 24
2 - 4 - 8	5 - 4 - 20	8 - 4 - 32
2 - 5 - 10	5 - 5 - 25	8 - 5 - 40
2 - 6 - 12	5 - 6 - 30	8 - 6 - 48
2 - 7 - 14	5 - 7 - 35	8 - 7 - 56
2 - 8 - 16	5 - 8 - 40	8 - 8 - 64
2 - 9 - 18	5 - 9 - 45	8 - 9 - 72
2 - 10 - 20	5 - 10 - 50	8 - 10 - 80
3 fois 1 font 3	6 fois 1 font 6	9 fois 1 font 9
3 - 2 - 6	6 - 2 - 12	9 - 2 - 18
3 - 3 - 9	6 - 3 - 18	9 - 3 - 27
3 - 4 - 12	6 - 4 - 24	9 - 4 - 36
3 - 5 - 15	6 - 5 - 30	9 - 5 - 45
3 - 6 - 18	6 - 6 - 36	9 - 6 - 54
3 - 7 - 21	6 - 7 - 42	9 - 7 - 63
3 - 8 - 24	6 - 8 - 48	9 - 8 - 72
3 - 9 - 27	6 - 9 - 54	9 - 9 - 81
3 - 10 - 30	6 - 10 - 60	9 - 10 - 90

**TABLE DE SOUSTRACTION**

Le signe de la Soustraction est : -

1 de 2 reste 1	4 de 5 reste 1	7 de 8 reste 1
1 - 3 - 4	4 - 6 - 7	7 - 9 - 8
1 - 4 - 5	4 - 7 - 8	7 - 10 - 9
1 - 5 - 6	4 - 8 - 9	7 - 11 - 10
1 - 6 - 7	4 - 9 - 10	7 - 12 - 11
1 - 7 - 8	4 - 10 - 11	7 - 13 - 12
1 - 8 - 9	4 - 11 - 12	7 - 14 - 13
1 - 9 - 10	4 - 12 - 13	7 - 15 - 14
1 - 10 - 11	4 - 13 - 14	7 - 16 - 15
1 - 11 - 10	4 - 14 - 10	7 - 17 - 10
2 de 3 reste 1	5 de 6 reste 1	8 de 9 reste 1
2 - 4 - 5	5 - 7 - 6	8 - 10 - 2
2 - 5 - 6	5 - 8 - 7	8 - 11 - 3
2 - 6 - 7	5 - 9 - 8	8 - 12 - 4
2 - 7 - 8	5 - 10 - 9	8 - 13 - 5
2 - 8 - 9	5 - 11 - 10	8 - 14 - 6
2 - 9 - 10	5 - 12 - 11	8 - 15 - 7
2 - 10 - 11	5 - 13 - 12	8 - 16 - 8
2 - 11 - 12	5 - 14 - 13	8 - 17 - 9
2 - 12 - 10	5 - 15 - 10	8 - 18 - 10
3 de 4 reste 1	6 de 7 reste 1	9 de 10 reste 1
3 - 5 - 6	6 - 8 - 2	9 - 11 - 2
3 - 6 - 7	6 - 9 - 3	9 - 12 - 3
3 - 7 - 8	6 - 10 - 4	9 - 13 - 4
3 - 8 - 9	6 - 11 - 5	9 - 14 - 5
3 - 9 - 10	6 - 12 - 6	9 - 15 - 6
3 - 10 - 11	6 - 13 - 7	9 - 16 - 7
3 - 11 - 12	6 - 14 - 8	9 - 17 - 8
3 - 12 - 10	6 - 15 - 9	9 - 18 - 9
3 - 13 - 10	6 - 16 - 10	9 - 19 - 10

**TABLE DE DIVISION**

Le signe de la Division est : :

1 en 1 est 1 fois	4 en 4 est 1 fois	7 en 7 est 1 fois
1 - 2 - 2	4 - 8 - 2	7 - 14 - 2
1 - 3 - 3	4 - 12 - 3	7 - 21 - 3
1 - 4 - 4	4 - 16 - 4	7 - 28 - 4
1 - 5 - 5	4 - 20 - 5	7 - 35 - 5
1 - 6 - 6	4 - 24 - 6	7 - 42 - 6
1 - 7 - 7	4 - 28 - 7	7 - 49 - 7
1 - 8 - 8	4 - 32 - 8	7 - 56 - 8
1 - 9 - 9	4 - 36 - 9	7 - 63 - 9
1 - 10 - 10	4 - 40 - 10	7 - 70 - 10
2 en 2 est 1 fois	5 en 5 est 1 fois	8 en 8 est 1 fois
2 - 4 - 2	5 - 10 - 2	8 - 16 - 2
2 - 6 - 3	5 - 15 - 3	8 - 24 - 3
2 - 8 - 4	5 - 20 - 4	8 - 32 - 4
2 - 10 - 5	5 - 25 - 5	8 - 40 - 5
2 - 12 - 6	5 - 30 - 6	8 - 48 - 6
2 - 14 - 7	5 - 35 - 7	8 - 56 - 7
2 - 16 - 8	5 - 40 - 8	8 - 64 - 8
2 - 18 - 9	5 - 45 - 9	8 - 72 - 9
2 - 20 - 10	5 - 50 - 10	8 - 80 - 10
3 en 3 est 1 fois	6 en 6 est 1 fois	9 en 9 est 1 fois
3 - 6 - 2	6 - 12 - 2	9 - 18 - 2
3 - 9 - 3	6 - 18 - 3	9 - 27 - 3
3 - 12 - 4	6 - 24 - 4	9 - 36 - 4
3 - 15 - 5	6 - 30 - 5	9 - 45 - 5
3 - 18 - 6	6 - 36 - 6	9 - 54 - 6
3 - 21 - 7	6 - 42 - 7	9 - 63 - 7
3 - 24 - 8	6 - 48 - 8	9 - 72 - 8
3 - 27 - 9	6 - 54 - 9	9 - 81 - 9
3 - 30 - 10	6 - 60 - 10	9 - 90 - 10



III

Mektoub

L'orient  
et la  
magie



\*\*\*

A dater de ce jour. ~~Il~~ l'inquiétude nous  
saisit. C'était un sentiment bizarre : nous  
commençons à craindre d'avoir vraiment peur.  
Car le vacarme de la nuit, nous l'avons entendue,  
de nos propres oreilles. Il n'avait rien d'imaginaire.  
Un animal était venu troubler la paix de la  
rétroite où nous passons que, sauf le farouche  
rival, nulle bête ne hantait.

Nous affirmions bien, il est vrai, que ce  
visitateur inconnu ne pouvait être qu'un ratel; mais  
finalement nous n'en savions rien. Et si c'était  
pas un ratel? ... Et c'était simplement une  
vraie bête?

- Il vaut mieux changer de domicile, l'escalier,  
cuvette, ~~sanitaires~~, gatz.

vers le soir on appareille distraitement.  
D'abord nous finis dans le club une escale brève.  
On y embarque un fagot de bois sec et notre  
feu, qu'on dépose religieusement dans un pot  
de terre. Le pot fut placé sur un banc, dans  
le fond de la bouque.

Après quoi, regardant salue notre ancienne demeure <sup>dernière</sup> ~~restée~~





deux, l'arrière pays. Le land y finissait. Remuant  
une fente merveilleuse, des ballées de genêts ~~blancs~~, de  
cyprès, de houx épineux, s'élevaient vers le dos  
monelme d'une colline où s'avancient ~~de~~ <sup>une foule</sup> de  
pins. [C'est une âme. ~~Malheureusement~~ Pas une  
main. Dans le ciel, un épouvant. Il pleuvait, minable.

Je dis :

- Ce pays, <sup>est tout</sup> Gatzgo, ~~est fait pour~~

Gatzgo me dit :

- Tu as raison. Ce n'est pas un pays comme  
les autres. Il y a des âmes.

Eh bien, je lui demandai :

- Qui te l'a dit ?

Il murmura :

- Tu a bien entendu, comme moi, cette nuit ?  
Ce murmure... Il en a venu une.

Je lui dis :

- C'est vrai, j'ai entendu. Et tu sais ce que  
c'est, une âme ?

- Non, Pascalot. Mais on peut voir. On le  
voit... cette nuit, elle venait probablement.

Ma course battait.

Gatzgo continua :

- ~~Vois~~ Six heures, le lune trouble. Il fait noir. Il y a  
un grand ton au pied de la falaise. On s'y embouque.  
Y'avis pas. Il le devina tout de suite :

- Pascalot, me dit-il, il faut voir ça. On est de  
bonne.

Et comme je me taisais, il ajouta :

- On ne va que pas pour rien... Reste si tu  
veux... ~~Malheureusement~~ pas y'irai seul.

J'avais honte ; mais une peur devenait si forte  
que je répondis : Gatzgo :

- ~~Malheureusement~~ Ce que tu fais est défendu : on est puni.  
Et l'homme à l'épave ; et j'ajoute : ~~Si~~ <sup>de</sup> heures  
et jusqu'à la

disparition de la lune, il se tait.

Alors, il se débattait, vint se vider  
sur la tête, glissa dans l'eau, nagea vers la  
falaise. Je le vis qui <sup>bruyait</sup> ~~murmurait~~ sur le rivage.  
Il se débattait sans bruit. Puis il disparut.

La brèche se refermait tout près de l'île. On  
n'aperçut plus l'opérateur. L'ombre des arbres  
le couvrait.

Je m'étais installé au banc de pierre. ~~est~~

~~Je m'assis~~ De là je pouvais commodément surveiller  
le voyage. ~~Par~~

Rien n'y bougeait.  
L'attente fut longue, mais je n'avais pas eu  
de sommeil. Je voyais, moi aussi, même de loin, voir  
quelque chose. L'âme se manifeste vers minuit.  
Selle marcha <sup>de long</sup> ~~sur~~ le rivage, c'était un bœuf de descente  
sur le grès. Elle m'y apparut, comme une petite  
blancheur. Cette blancheur eut un moment, puis  
s'éleva de l'eau.

C'est alors que je perdis le tête. Je détachai la  
barque de surveillance, et tout doucement je la perdis. Je  
la perdis. Elle m'indiqua et se mit à glisser ~~abandonnée~~  
sur l'eau noire. <sup>c'est impossible</sup> Il faut si vite perdue. Je  
que l'âme se me verra pas. <sup>moi</sup> Si je l'aperçois, c'est qu'elle  
est blanche... ~~Malgré~~ Malgré cette blancheur, je n'arrivai  
pas à la distinguer. Était-elle une femme? J'avancas  
cependant vers elle; mais, immobile sur le grès, elle  
n'était toujours qu'une tache dans l'ombre. Sur  
l'ombre de cette même ombre, sans doute en une  
voix elle <sup>lentement</sup> ~~parvint~~ bondissa elle parut en  
l'air un: je n'avais jamais pu de voyage.  
Je l'entendis qui s'élevait: « O un Dieu!

~~Je fus~~ <sup>Je fus</sup> ~~une~~ une âme! ~~Je fus~~ <sup>Je fus</sup> ~~tes~~ tes âmes, Dieu  
pas pour une âme; mais retournant vers l'eau.  
Je demandai ~~à l'âme~~:  
- Et toi, comment f'appelles-tu?

L'âme s'écoula. Mais Gatzgo, bardi, s'écoula  
hors de son trou, le dit au vol.  
- Je le vois, me dit-il. C'est un fille! ~~à~~  
à par exemple!  
La barque arriva vers le père. ~~Je rejoignis~~ Je rejoignis Gatzgo.

Il tenait la fille par les poignets. Elle ne  
se débattait pas. Elle paraissait de votre âge; mais  
on la voyait mal.

- Que fais-tu là? Qui es-tu? Où est ta  
mère?

Gatzgo l'accablait de questions. Elle se  
taisait, mais ne semblait pas avoir ~~de~~ peur de  
rien.

- On ne te fera pas de mal, lui avança Gatzgo,  
s'il en tenait.

Et il lui lâcha les poignets, alors  
elle vint dit:

- Je vous connais. C'est vous qui êtes arrivé



sur le bas vent, il y a un peu de pluie. Or  
vous descendez dans les villages...

E Je fus chez Siffai. Les gatzos, alors,  
demanda :

— Vrai? ou vous cherchez? Et qui?

— Chez nous, <sup>à Pierromie</sup> le garde-champêtre...

— Et comment il vous cherche, dis?

— Il m'a vu de l'autre côté de la route, <sup>à l'heure</sup> il est venu  
à cheval sur le feu. Après ça, il rente chez lui. Ça dure  
depuis quatre jours... Tout le monde est au  
courant.

— Alors vous pouvez dormir tranquille. Toi,  
tu ne dors rien?

— Non, je ne dors rien, regardant la fillette. Mais  
il y en a un autre qui vous cherche. Et celui-là il est  
bien capable de vous trouver.

Cette fois, Gatzos, ~~parlait~~ s'empêcha :

— Comment ça va?

— Un grand sec, le feu noir. Mais venant  
par le ruisseau sur une vague bout de barque.

E Je ~~me~~ pensai avec terreur :

— C'est bonjour, nos hommes ~~par~~!

La fillette continua :

— Mais là depuis <sup>hier soir</sup> le matin. On l'a vu arriver au  
même temps que les autres.

— Quel fantôme? demanda Gatzos.  
— Sa voix tremblait.

— Le petit théâtre. Demain il va jouer sur  
l'océan. Il ne fera un pas le jour, il joue la nuit,  
après l'aube. Ça n'est pas toujours le même qui vient,  
l'un derrière l'autre étaient jeunes. Cette année  
il n'y a qu'un vieux, tout seul.

— Ah! le bon. Gatzos, ~~par~~ <sup>par</sup> ~~venait~~ <sup>était</sup>  
L'autre dit : lui aussi, le troisième.

— Il faut que j'aille, dit-elle, ~~adieu~~.

~~Gatzos était de son côté :  
il n'avait rien dit depuis...~~

~~La voix était devenue douce. Le père répondit :~~

~~— Je suis accepter l'invitation de la baronne,  
Me maintes fois j'ai depuis l'histoire. Le jour de la vie,  
ils m'ont laissé avec la dévotion, qui dirait la  
raison. Mais elle dit qu'il vous envoie un  
de ces jours. Je le salue bien.~~

E  
~~Le petit théâtre de Pierromie.  
C'est une étrange nuit, la plus belle maison  
du village de Pierromie.~~

Nous la reconduisîmes jusqu'au bois. Elle  
nous précéda. Ses yeux paraient la nuit aussi  
bleue que ceux de Gatzgo. A l'entrée du bois, on  
ne fit de bruit.

Sur les arbres l'obscurité était si noire que  
Gatzgo s'étonna, lui-même, que la petite n'eût  
pas peur.

- Pourquoi vois-tu, la nuit, au bord de l'eau?  
demanda-t-il.

Elle répondit simplement:

- J'ai vu devant moi quelque chose de blanc.

On l'interrogea encore. Elle répondit doucement:

Elle habitait <sup>un</sup> mas, ~~elle habitait~~ avec  
une vieille servante. Ses maîtres, vieux aussi, grand  
père Saturnin, grand oncle Saturnin, étaient  
morts. Ils avaient eue un petit fils, un  
garçon de dix ans, très bon de lui. Dans un pays  
lointain. Dieu seul savait pourquoi. Et ils y étaient  
très, naturellement. <sup>très</sup> Mais elle venait en  
cochette, la nuit, près Notre-Dame. Ils étaient  
de  
les faire retourner vite, car un village tout le  
monde les regardait.

Comme elle se taisait, Gatzgo l'interrogea encore,  
en insistant. Il avait une voix si <sup>triste</sup> douce qu'à  
la fin elle parla.

... Ses parents étaient morts. On l'avait  
recueillie toute petite. Elle servait dix de bonnes gens,  
grand père Saturnin, grand oncle Saturnin.  
Lorsqu'ils vivaient qu'un petit fils, Constantin,  
âgé de dix ans. Un beau jour, les trois étaient  
morts sans faire un long voyage. Et l'avait  
laissé seule à la maison, avec une vieille  
servante qui mourut toujours. On disait qu'ils  
vivaient très bien. Dans un pays très. Dieu  
seul savait pourquoi. Et les naturellement  
très. Mais ils vivaient plus <sup>très</sup> ~~très~~. Plus en  
cochette, la nuit, elle venait près Notre-  
-Dame. De ceux de la demeure au village  
où tout le monde les regardait.

Cette histoire nous troubla beaucoup.  
La petite, en la racontant, a habillé elle-même  
à la fin elle servait.

<sup>à</sup>  
Gatzo lui dit :

- Comment t'appelles-tu, petite ?

~~Elle se pencha.~~ Elle répondit :

- Hyacinthe.

Et continua : fleurs.

A ce moment ~~elle~~ a entendu un pas dans le froc de  
gris. Un seul de pas, un pi d'animal.

Effrayé, je dis :

- C'est la bête! le chacal!

Le petit dit :

- Pas de doute c'est une âme. Il vient en chuchotant.

On vit une ombre. Saluti sortit de ténues ~~épaules~~.

Le petit l'appela : « Apprends, Culotte, un ~~travail~~.

Tout cela est facile, bien sûr. Il ne faut  
plus leur faire peur, cette fois-ci... »

L'âme vint ~~et~~ était ~~de~~ ~~venue~~ ~~si~~  
merveilleuse manière. (Culotte était son nom).

- C'est l'âme enchantée du pays, mes  
dit Hyacinthe.

Tout-à-coup, elle.

Tout à coup elle devint tout :

- Demain, je ne reviens pas. ~~Le petit~~

~~dit~~ Je reviens voir le petit théâtre. Il jouera

pour les enfants, sur le feu de village; <sup>il y a de la lune,</sup>  
tous les nuits. ~~à travers les branches.~~

Gatzo et moi, nous nous taisions.

Alors elle enfonce la tête et tous  
deux s'enfoncent dans le bois <sup>le plus naturellement</sup>  
du monde!

★ ★ ★

Le lendemain, la journée traîna en longueur.  
On fleur sous pailli. Le jour présent, tout nous  
occupait : un oiseau, une mouche, une feuille,  
un papillon. Maintenant, sous voile, nous  
étions dévoués, Gatzo se tenant à l'écart. Il  
ne répondait à rien. De nouveau il avait ce  
visage fermé que je n'avais pas. Son air absent  
nous séparait. Je me sentais seul. Le cœur gros, je  
m'absorbais dans le silence.

~~Comme~~ Vers la fin de l'après-midi, j'ai y très  
plus. La lampe était plus vieillie, sur le  
falain. Je sautai à terre et partis ~~à~~ ~~partir~~  
dans le bois. <sup>en promenade.</sup>

Sur le chêne, il faisait très chaud, mais  
la lumière y était belle et de petits insectes  
noirs, nullement effrayés, m'observaient des bancs  
de leur branche avec extraordinaire attention.



# LE MONTEUR D'AMER

Et pour toujours.

J'en eus <sup>aussitôt</sup> ~~immédiatement~~ le sentiment net. Mais je ne voulais pas y croire. C'est pour rien j'attendais. « Il va venir, ne disais-je, sans grand espoir. Ça ira aller fructifier près d'un trou à lapin. J'ai eu tout de le laisser seul. C'est comme ça. » <sup>mais comme</sup> ~~comme~~ il ne venait pas.

Je me disais que j'étais seul : les héls et leurs cris, les cany et leur silence. Tout. La petite grenouille toute ~~de l'île~~ qui vivait à la pointe d'une lagune <sup>de l'île</sup> dans ~~un~~ trou de rocher. Seul aussi était seul. Et la bulotte à grosse tête qui se cachait dans le feuillage d'un énorme papayer, sur l'autre rive.

Elle se plaignait régulièrement à une bulotte plus proche qui habitait dans un arbre juste au milieu de l'île. Cette habitante du arbre répondait avec patience et beaucoup de mélancolie à sa douloureuse compagne ; et la conversation régulière des oiseaux traversait soudainement le silence solitaire.

Si nul bruit venait de l'extérieur, parfaitement possible, ne l'aurait entendu un cany. C'est que le silence, en parlant par leur silence. Ils se taisaient :

Si nul bruit venait de l'extérieur, parfaitement possible, ne l'aurait entendu un cany. C'est que le silence, en parlant par leur silence. Ils se taisaient :

Ainsi je comprenais une solitude.

Puis, un jour, je fus, mais je pensais que les héls s'avaient été observés et affaiblis par cette peur. ~~Et~~ il n'y avait que des craintes. Je n'appréhendais que des peurs vagues : le bruit, une ombre, un rien qui suffirait.

Un jour, la lune se leva une trentaine de jours plus grande. A son clarté, quand je vis l'étendue déserte de l'île, je devins l'immensité de ma solitude. J'étais si seul qu'en un jour j'aurais appelé Jatzu ; mais son son ne sortit de ma bouche. Tout je craignais, dans ce silence et ce désert laertes, que le bruit de son voix ne retentit.

« Il est au village, j'en suis sûr. Mais comment a-t-il pu <sup>aller</sup> ~~me~~ <sup>partir</sup> ~~me~~... »

Car s'il est seul, sur le rivage et ces lieux sauvages m'éprouvaient moins que de penser à la trahison de Jatzu. Il avait bien, en partant, l'air d'être le plus heurté de ma vie. ~~Y avait-il~~ <sup>Y avait-il</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> ~~rien~~ <sup>rien</sup> J'en souffrais beaucoup. Car j'aurais pu ne retrouver un compagnon forestier ; un cany-père plus fort, plus courageux, plus habile que moi. Et c'était mon premier <sup>ami</sup>.

Un obscur pressentiment me donnait sou-  
-vement à craindre qu'il ne revint pas. Aussi, <sup>me</sup> par  
le désespoir, je résolus de quitter ce merveilleux <sup>triste</sup>, ou j'étais  
si seul, pour aller à la recherche.

Je supposais qu'il se trouvait dans un village,  
dont j'avais ~~quelques~~ <sup>quelques</sup> maisons, au nord de celui-ci.

Je me rappelle le sentier où j'avais vu tomber l'âne.

Il me paraissait facile à l'atteindre, en traversant les  
chênes. Je me dirigeai donc dans l'obscurité vers ce bois  
dont la lueur était illuminée par la pleine lune.

[ Elle m'aida beaucoup cette nuit-là : la clarté éclaira  
mon sentier et sa grande douceur m'éprouva un peu  
par enchantement. Car la lune exhalait les arômes  
bien connus que toute autre plante. La lumière est  
si fine de lune... On la sent adoucir, affectueusement et,  
aux lunaisons de printemps, son amitié devient si tendre  
que toute la campagne s'attendrit. Plus il y a de jours,  
par les enfants, qui s'éveillent la nuit, de plus charmant  
insolence. Par la fenêtre ouverte elle éclaire leurs chambres,  
et, quand ils se redressent, elle fournit à leur  
sourire les plus beaux rêves.

Bien l'un des rêves que je fis, sans doute.  
Certes je n'étais pas endormi dans un chaume;

mais comment tout ce que j'ai fait, cette nuit-là, ce  
que j'ai vu, ce que j'ai entendu, eût-il pu se  
faire autrement, si je ne l'avais pas rencontré  
dans un rêve ?

Le bois de chênes tout entier baignait dans la  
clarté lunaire. A travers les feuillages verts, elle  
descendait en colonnes bleues. Les vieux arbres  
trempaient de toutes leurs branches dans ce bleu  
astringent. Quand moi-même <sup>j'arrivai</sup> sortant de l'ombre,  
j'aperçus dans un de ces blocs de clarté, je devenais  
subitement un petit corps pétrifié de lumière et de  
lune.

Je franchis le bois sans encombre, et aussitôt  
vint le sentier. Je ne le cherchai pas : il arriva lui-  
même, naturellement au-devant de moi. Et il fut  
aussitôt si familier que j'abandonnai à sa  
prévoyante douceur. C'était un beau sentier de  
nuit, un de ces sentiers qui vous accompagnent, avec  
lesquels on peut parler, et qui vous font, tout le  
long du chemin, un tas de petits confidences. On  
y marche sans crainte, avec légèreté. Comme  
ils ont connu une grande insouciance, ils ne sauraient  
vous tromper. Sur eux le temps ne compte plus.



arrivé sortant de sa jaquette fine, et probablement  
le faisait beaucoup, car il n'avait pas touché la  
tête. Aussi regardait-il tout devant lui avec  
une extrême patience, ce qui, en tout que nous,  
lui donnait une grande dignité.

Devant sa immobilité, les autres restaient  
immobiles. A sa droite, d'abord, le vieux vic. Par  
habitude il avait les mains sur son ventre, et sa  
grande figure rouge avait pris pour le cas échéant  
un air de surveillance et de réprobation.

A côté de lui, le notaire, petit vieux, maître  
comme un chat, à la bouche railleuse, se frottait le bout  
du nez. Il avait pitié.

Le médecin ventru, au veston alpin, coiffé  
d'un casque de paille, essuyait son binocle d'un  
mouchoir à carreaux, pour mieux y voir.

C'était lui aussi un homme d'âge, le visage barbu  
et impavide.

Immédiatement à la gauche de nous, le  
grand chanoine <sup>monseigneur</sup>. Il semblait fort vieux  
que <sup>le monde</sup> ~~le monde~~; mais il portait barbe militaire,  
et un galon d'argent entourait son képi.

Pis de lui un vieillard à la large carrure squelette.  
Ses traits se courbaient. Sur le ponton il était  
un vaste éventail de barbe blanche. <sup>De l'âge à autre</sup> Il  
avait un grand nez charnu, ~~et~~ <sup>et</sup> pour  
braver l'air, et, <sup>dans</sup> ~~sur~~ son <sup>nez</sup> visage bouffi,  
ses yeux vifs ~~étaient~~ restaient immobiles.

C'était l'ancien Notaire, le glorieux du village.  
Sous son épaule se cachait, bouffi, mortel et  
ragé, le petit bouillotte. Sexagénaire et retiré,  
il était le seul de la file qui n'eût pas toujours  
de bons sentiments.

Tel était le banc des notables.

Dernier se groupaient les villageois.

D'abord les femmes, un tiers vides: ~~à droite~~ à droite,  
toutes les grand-mères et, au centre, toutes les femmes  
mariées. Les jeunes filles se ~~tenaient~~ <sup>tenaient</sup>: gauche  
et ne cessaient pas de rire ou de chuchoter.

Derniers les hommes, les hommes, ~~et~~  
debout, sur quatre rangs <sup>debout</sup>. Il y en avait de longs  
et de courts, de mortels et de ravis. Mais  
~~étaient~~ la même expression de calme et de  
puissance singulière modelait leurs visages.

Tous regardaient dans la même direction.



orme

Ils regardaient un orme colossal dans le  
feuillage, tel un dome, s'étalait sur toute la place.  
Aux branches les plus basses, on avait suspendu une  
multitude de petits lanternes et de grands lan-  
ternes veinées, multicolores.

Dans l'orme on dressait un <sup>modeste</sup> théâtre  
de toile. Et, de chaque côté de ce théâtre en avant  
de vastes <sup>ou pour accoster</sup> bancs en me <sup>des enfants</sup> ~~des~~ <sup>sur les</sup>  
bancs de liège, <sup>à droite</sup> ~~des~~ <sup>à gauche</sup> filles ~~et~~  
ils attendaient, aussi soigneusement que les grandes personnes.

Sur les le niveau du petit théâtre était  
bancs. Mais on pouvait y admettre une jeune fille.  
Telle regardant un orme. Cet orme était assis dans  
un fauteuil. Il avait des lunettes et il tenait un  
livre. Devant lui <sup>un petit garçon (à gauche),</sup>  
~~à gauche~~ d'une lui faisait le bon, l'un  
dessus l'autre et l'enfant, souriait, avec indulgence  
et malice, un visage couronné de liège, qui  
tenait les yeux baissés.

Derrière le théâtre, il y avait l'église :  
un porche profond et plein d'ombre.  
Et sur dessus l'église et l'ombre,  
le théâtre, les villageois, les lanternes et

d'orme immense, flottait le grand ciel de la  
lune, d'or, tout éblouissant.

Je ne sais ce qui la force d'alent, réellement.  
Car j'étais trop ravi pour comprendre, et peut-être  
un spectacle aussi merveilleux n'avait-il été  
conçu que pour charmer les yeux et les oreilles.

On entendait d'alent derrière le théâtre une  
voix qui chuchotait, mais elle était pressante et  
insupportable de ~~l'oreille~~ <sup>de l'oreille</sup>. Tout de suite j'en fus touché  
au fond du cœur. Cette voix annonçait ce qui se préparait  
derrière le niveau; elle disait le nom des personnes  
et vous demandait de la reconnaître, car ils allaient  
par une voie, pleins, l'air, avec <sup>l'air de</sup> vivre, tenus  
comme des hommes.

**espacement**

Après cette courte harangue, le niveau se leva sur  
un jardin et son jardinier. Dans ce jardin poussaient  
des fruits inconnus, ~~et~~ et le jardinier en était  
très fier; si fier qu'il regardait avec mépris tous  
les autres jardiniers. Il avait une jeune femme  
et un fils très beau même le jour. On le voyait dans  
deux qui couraient sur les arbres sans attente de

deux  
grandes papilles. Le jardinier était fier de la femme  
et de son fils presque autant que de ses melons et de  
ses pommes. C'est pourquoi il leur demandait de présenter  
les petits jardiniers à son usage, et ils obéissaient.

Or vint qu'un beau jour passe un mendiant  
très fatigué, un vieux mendiant <sup>accablé par la</sup> faim  
et son <sup>la</sup> <sup>poitrine</sup> <sup>brûle</sup>. Une pêche pendait sur le chemin par  
dessus la haie de clous. Le mendiant le cueillit et

s'apprêta à le manger. Soudain l'ogueilleux jardinier apparut,  
rouge de colère, et se jeta sur le mendiant, à sa poursuite. Il  
lui fit lâcher le fruit d'un coup de bâton. Le fruit tombe  
sur le chemin et le mendiant s'en va, résigné, sans se plaindre.  
On sache que c'était saint Théodore qui voyageait, en ce temps-là, pour ses  
affaires, et c'est à lui par celles du Bon Dieu.

~~Mais alors vint le Bon Dieu, deux  
une imitation extrême. On le voyait qui fendait  
dans le ciel et il parlait du jardinier en  
termes tels que toute l'assistance frémissait,  
particulièrement les filles.~~

~~Saint Théodore à venir ne continuait  
sa route sans rien dire de la colère du  
Bon Dieu.~~

~~Il se regardait par terre à ses côtés, [Et, le diable  
lui-même] ayant changé, le Bon Dieu arrivait sur un  
nuage. Il manifestait aussitôt le plus vive  
imitation, et il parlait du jardinier en termes  
tels que toute l'assistance se précipitait de  
~~sa~~ <sup>particulièrement</sup> les filles. Après quoi  
il s'en allait <sup>à son tour</sup> tout fier de sa réussite, et un  
mouvement de tambour, derrière le théâtre, ~~annon-~~  
~~çait son coup de tonnerre sa puissance vengeresse.~~  
imitait le tonnerre. Le Bon Dieu, irrité, allait  
vers son saint.~~

~~Alors on revenait au jardin de la  
terre. L'enfant cria. On le voyait courir  
sans méfiance, et cependant, parti sur le pécheur  
qui de Théodore, une vieille sorcière le guettait avec  
des yeux de bête. ~~Théodore~~ ~~Chadrasse~~  
~~elle~~ ~~avait~~ ramassé le fruit  
sur le chemin, ~~et l'apprit l'histoire de la lampe  
terminée~~ ~~et~~ ~~avait~~ ~~appelé~~ ~~deux~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~terre~~.  
bon de surprise. ~~Quel~~ ~~beau~~ ~~fruit!~~ L'enfant l'ache  
le son ~~de~~ ~~la~~ ~~poix~~, rose ~~et~~ ~~terre~~. ~~Alors~~ ~~on~~ ~~prit~~ ~~de~~ ~~l'arbre~~  
L'enfant passe la vie, le monde et tombe  
érouoni. La sorcière s'achève <sup>sur l'enfant</sup> ~~de~~ ~~je~~, ~~et~~ ~~se~~  
~~de~~ ~~rapide~~ ~~le~~ ~~rapide~~ ~~l'apporte~~ ~~de~~ ~~lui~~ ~~et~~  
~~et~~ ~~importe~~ ~~des~~ ~~les~~ ~~airs~~.~~

De années passent - On voit un camp de  
Bohémiens : c'est le que vit l'enfant. Il a beaucoup  
frandi, mais il a perdu toute de mémoire. Les  
la sœur avait au prisonnier le fruit : et y  
vendait il y. Lait et Fromage et Spumier : ainsi  
n'a-t-il plus un bon sentiment. C'est maintenant  
sa pire garment de la tribu ~~Ullid~~ : il  
marche, il joue, il triche, il vole, comme l'on  
respire, et pour un rien il met la main à son contenu.  
Tout le monde le craint.

Et les parents ? <sup>depuis longtemps</sup> Il les a oubliés, <sup>parce qu'il a</sup>  
perdu la mémoire. Mais eux, à souvenirs toujours. Et  
ils sont très malheureux. Les fruits ont beau pousser, aussi  
~~qu'ils~~ que jadis, à profusion, sur tous les arbres, les  
jardins ne font même plus à la récolte. Il a veillé <sup>longtemps</sup>  
pendant <sup>des nuits</sup> ~~des jours~~ ~~à la recherche~~ ~~de son enfant~~  
son chagrin lui fait des cheveux  
blancs, et il n'a plus, dans le présent, une seule idée  
lui et la femme espèrent toujours. « Le petit  
revient » dit-il. ~~Et l'on se qualifie par~~  
Et ils l'attendent.  
Mais le fait est elle ouverte, nuit et jour,

non qu'il puisse rentrer dans la maison sans le  
appeler. Mais voilà-t-il pas qu'une nuit les Bohémiens  
arrivent. Ils se cachent dans les bois.

Or le boy même un veup mendiant - est  
venu demander l'aumône. Il avait faim, il avait froid.  
Le jardinier s'est souvenu. Il lui a donné un panier  
de pommes. Le mendiant n'a pris qu'une pomme et a  
marché devant lui le veup. Plus il a dit au  
jardinier : « garde-le bien soigneusement au  
chevet de ton lit, et prends patience. Un jour  
quelqu'un le mangera » ~~parce que~~ ~~il~~ ~~est~~ ~~à~~ ~~disparaître~~.  
C'était saint Théodore...

Le Bohémien se fait de ces bois dans le bois  
terrible, ont vu le jardinier admirable. Et tous en  
choeur ils se sont dit : « le jardinier est riche. On  
va le voler. » Le sort a désigné l'enfant habillé en  
vol.

Le lieu s'en va, la nuit tombe, le chomette  
hurlule, et l'enfant se frappe dans l'éclo.  
Il attend le veup, trouve le père, et à  
tôt, il cherche la femme. Mais les mains  
ne remouvent que le vide... Cette troupe  
maison, sans souci de volens, respire, en  
pleine nuit, la porte grande ouverte.

Le mauvais jugement hôte, & trouble.

Il avait cependant, par amour propre, mais il  
à charité, & par bonté, il meurt de honte.  
Surtout il découvre une chambre. Un vieil  
homme y dort sur le dos. Une vieillotte  
éclairé la figure. Elle se relève et dit, et, pris  
de lui, à sa charité, sur une assiette fente,  
il y a une fiche fente, fente, et point, on  
deux dents, semble à il, ont à faire un mot.

L'esprit voleur tend à venir vers le fruit,  
de la pâte à la bouche. Quel goût! quelle douceur!  
Mais ça n'est pas un fruit! Cela n'est en fait  
tout le temps, & ~~est~~, cela n'est  
très bon à l'âme! Oh oui? ... Le vieil.

Le bon vieil s'écrit. La femme accourt.  
Ah! son bon fruit. Il est là, il le voit, il  
le reconnaît, il sanglote.

Le bon Dieu apparaît sur son  
nuage et hoche la tête de satisfaction.

Le vieil se trouble.

~~Vieille nuit, la soif et la fantaisie  
enchantent tous les têtes de village.~~

En ce temps, les deux villages les gens avaient

encore l'esprit simple et, quand ils prenaient du plaisir, ils  
le prenaient bien. Cette simplicité d'esprit leur permettait  
de comprendre tout de suite le sens profond des contes, et  
s'ils étaient ravis de leur naïveté, c'est qu'ils s'accrochaient  
à leur propre sagesse. Résults à quelques fentes d'air,  
cette sagesse sent une vieille sagesse; et cependant elle  
est le trésor épuisé d'une antique expérience.

Le vrai savoir, s'il est réellement, n'est pas  
nouveau. Il appelle souvent et inspire la fantaisie  
des hommes. Il devient, comme dans les contes, un  
divertissement; et, <sup>ce qui</sup> ~~est~~ il en fait, ~~il~~  
est là

beau que le sage n'est un enfant.

Vieille nuit, elle en chante  
tous les têtes de village. Durant tout le repas, la  
maître n'est bouche bée. Le curé, lui, hochait  
une auge et quand le bon Dieu apparaît, il  
se bécote. Le notaire et le médecin se bécotent  
satisfaites. Le navigateur, quatre fois, faillit se  
lever de colère pour aller étrangler la sorcière  
civile et les perfides Bohémiens. On est

quelque peine à le retenir. Les villageois par rangs  
entiers manifestèrent de puissantes émotions. Il y  
eut des ho! et des hou! qui grondèrent en sourdine.  
et ils trahissaient la colère, l'indignation ou  
le pitié. Les enfants, eux, ne disaient rien, mais  
ils impuillaient et changeaient le yeux. Le drapeau  
les hypnotisait. Un meurtre les avait pris dans son  
filet de charmes. Ils ne respiraient plus, car ils  
étaient privés de la distance par le scène, où ils  
étaient un fois eux-mêmes, mais les êtres qu'ils  
y voyaient. On ne leur voyait plus le pied, mais  
c'est eux qui merveilleusement se le jouaient  
à travers leurs yeux, ou les yeux purs  
très purs ensemble, de leurs petits visages  
serres l'un contre l'autre, s'immobilisaient  
dans l'extase.

L'un surtout, un visage de fillette. Il avait  
les pommettes roses, le bouche bien large et les yeux très  
bleus. Des cheveux <sup>et bien très</sup> courts, ornait une petite cornette  
qui se tenait droite sur la nuque. Brièvement  
il était à gauche. Rien qui eût l'air de ravissement  
et de terreur qui pétrifiait le visage, ou le  
détournait. Car aucun autre enfant n'était

sailli, comme elle, par le jeu de la scène. où elle avait  
posé toute son âme.

Le rideau tombé, il <sup>se fit</sup> ~~est~~ un grand silence.  
L'assistance commença à parler. Plus la même voix chevotante  
parle, comme au théâtre :

« Bonnes gens, disait-elle, c'est fini. Haute-  
nant mon chien Piquedou, la sibille aux dents. va  
passer et il fera la quête. Traitez-le amicalement.  
C'est un seul coup-pis de route. Car ces enfants ne  
sont plus de ce monde et, comme dans le folle,  
j'avais un petit-pis, mais le Boboche  
l'a volé. Volé maintenant mes que je fais sauter  
les marionnettes dans vos <sup>causages</sup> ~~allées~~. Après moi, plus  
personne ne vendra vos les ventres. C'est la dernière  
fois que vos les voyez, mes amis. Car je ne fais plus  
rien <sup>de ces choses</sup> ~~de ces choses~~ je ne rebondirai plus  
dans le village, <sup>et maintenant</sup> ~~et maintenant~~ j'aurai un petit  
ou pour le théâtre, quand le chien passera... »

Plus le village pleura : les femmes se mou-  
vaient, les hommes essuyant leurs yeux de la  
main droite. Sur les filles sont ensemble



à l'écoute. Ce qui s'est fait.

- Docement, lui disant, les grands-mères pendues.  
- Ne te casse rien, petit feu.

Et les hommes hochant la tête fêlément  
grand feu sarrasin.

- Regardez, disaient-ils, comme il s'y prend  
bien. L'incense n'est pas pour les yeux.

Quand, glissant le long du tonneau, Gatzgo  
tombe devant le maître, tout le monde fit ouï. De  
satisfaction soulagement.

Le maître était bon: il s'appelait Mathieu  
Vareille. On n'a jamais vu pareil maître dans tout le  
pays. C'est pourquoi nul ne s'imaginait qu'il se  
retournerait vers la foule, il lui souriait paternellement.

~~- Mes amis, tout le monde, va s'en aller en chœur  
à la messe comme d'habitude. C'est un peu offert le  
vin saint. Mais de l'ordure, surtout, mes enfants,  
quand on marche, l'ordre.~~

- C'est un peu offert le vin saint.

Une murmure de satisfaction s'éleva  
de la foule. De ces trois cents âmes offertes:

Et le maître continuait.

- En route, mes enfants! Et par ordre de marche:

les petits s'alignent, puis les <sup>et après les filles,</sup> fils, ~~et~~ les femmes,  
et, pour finir, tous les électeurs.

~~Alors l'abbé, se penchant de grande  
chaise, à quel est son saint dans un tambour  
Le grand chapeau, orné, jure son tambour  
et se place en tête.~~

Et le maître derrière lui. A sa droite  
il avait grand feu sarrasin, à gauche Gatzgo,  
tout le petit sarrasin. Et il les tenait, chacun  
par le bras.

Suivant, sur un seul rang, les <sup>cuir</sup> ~~autres~~ utiles:  
le curé, le notaire, le médecin, le Navarrette, et  
le baron.

Les villageois venaient ensuite; et les  
petits marchaient en tête. Dans le premier file au signal  
Byzantin, avec ses yeux bleus et sa corne. Elle  
regardait devant elle, d'un air sérieux.

Les vœux fermaient la marche.

Docement le grand chapeau de Gatzgo  
veillait mais battait du tambour.

Il battait, de bon et de belle, un air  
de marche guilleret, au digne de son grand âge.

Et sur ce rythme sautillant tout le monde sous le  
son se dandinait.

Ainsi je vis nos pères, le père éprouvé, et les  
filles qui s'étaient pressées par la taille, chantonant  
en souriant, et se balançaient.

— Jamais, disaient les vieilles, on n'a vu, depuis  
cinquante ans, une fête pareille!

Les vieux applaudissaient de la tête  
Et les jeunes riaient sans savoir pourquoi.

Quant le dernier rang fut parti, je  
vis le chien. Il suivait, la queue entre les dents,  
avec son air de chien habité à suivre. Il suivait  
le nouveau sur les talons de vieux, en trotinant.  
Et s'il était le dernier du cortège, il n'en paraissait  
pas moins satisfait.

Il paraît à la fin, et je restai seul.

~~et~~

Personne ne m'avait remarqué, pas  
même Gatzgo. Gatzgo tenait avec respect la  
main solennelle du maître et il paraissait  
pénétré de cet honneur. Il avait - il aperçu?  
Mais il ne regardait rien, car il était  
cette nuit-là, le roi du cortège. Mais non,

qui l'avait vu et qui l'avait, j'en avais  
le cœur tout gonflé de peine, et les larmes me  
montaient aux yeux.

Parce que ~~l'absence~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~place~~  
~~restait~~.

De la fête il ne restait plus que les bancs vides  
de l'école et le petit théâtre en toile rose avec son  
âme peinte sur le rideau.

Les lampes me à un s'éteignaient sous  
le bandeau de l'oiseau et, plus haut, dans le ciel,  
l'aiterie, se dessinait bien que la lune  
commençait à touler vers les collines.

Je me sentais si seul, j'étais si malheureux  
que je ne savais plus que faire.

Dernière le théâtre abandonné, on avait  
oublié d'éteindre une bougie. Elle brûlait en  
tremblant et le cœur de sa flamme invisible  
s'élevait au-dessus du léger toit, une faible  
et mystérieuse couronne de lumière.

Elle me poursuivait, et si bien  
que j'allais m'arrêter vers elle, la regarder un  
homme vaincu par elle à côté du théâtre.  
Il était plus haut que le toit <sup>de la</sup> et



Lettres  
NICE

et sachant qu'il y a aux montants de petites  
côtes pie, il se mit à examiner très attentivement  
tous les coins de la page.

Le mot. c'était *baegolot* !  
Mais il ne bougea pas.

Alors je pris le fruit.

★ ★ ★



M me  
Hannover



IV  
Mektoub

L'enfant et  
l'homme



SOLITUDE de PASCALET.

Je ne sais trop comment j'atteignis le rivage. Tant que j'allais ou marchais, je n'appris rien. Mais, arrivé au bord des eaux, une extraordinaire sensation de silence et de solitude me vint.

Rien ne remuait aux étangs, rien dans les airs. Les eaux semblaient de plomb. Une nappe d'humidité couvrait ce paysage triste, où scintillait, entre les <sup>lignes de</sup> ~~rochers~~ <sup>rochers</sup>, une étoile solitaire. La lune s'en était allée visiter d'autres mondes. L'île, formant, au milieu de ces eaux mélancoliques, comme une barque de ténés, eut m'inspirer une telle crainte que j'eusse été sur le rivage où le bateau était mouillé. Je le détachai et, jetant sur ma grande perche, je me séparai de la terre ferme.

« Il vaut mieux », me disais-je vaguement, puisque tout est fini, que la barque s'en aille à la dérive. »

Mais la barque ne suivit qu'un peu de temps. Quel courant n'atteignait, à travers là, la surface de ces eaux marquées. La barque, en s'éloignant des rives, <sup>entra</sup> ~~entra~~ dans une sorte de tourbillon <sup>magique</sup> ~~nocturne~~ où la faible impulsion qui la poussait devant s'affaiblit et s'évanesce.

Je m'endormis d'une ouverture et je me  
couchai ~~sur~~ <sup>sur</sup> le bord du bateau.

De lors ~~je~~ j'attendais mon destin. Je savais  
bien que c'était la ma dernière nuit de sommeil. Dans  
le monde des eaux dormantes. Aussi je voulais la dormir,  
comme j'avais dormi les autres, allongé sur le  
dos, dans le fond de ma barque, respirant, à travers le  
plancher, l'air nocturne de l'eau douce, et où  
je vivais, malgré la menace des tempêtes, tant de  
paix, tant de repos...



Le soleil était déjà haut, quand je m'éveillai.  
Avant même d'avoir les yeux, je compris que  
quelqu'un était, avec moi, dans la barque.

Je sentais dans mes yeux une face une chose  
et café fumant, du pain chaud et de  
propres joyeux.

- Bargebot, dis-je, les yeux toujours  
clos, à quelle heure es-tu apparu ?

Bargebot, me dit-il, <sup>prend le large</sup>  
- Heu heu heu. ou bien le feu et le feu.  
Je ne soulevai.

Sur la proue, Bargebot, torse nu, se  
longua pipe au bec, accroupi devant un fourneau  
qu'il avait déniché je ne sais où, versait dans  
un grand bol de terre, avec précaution, du  
café brûlant.

- Arrive, fit-il, que t-il. Ça réchauffe,  
et ça dignement quand on se réveille.

Et lui-même bavait d'un air content,  
et sur la proue, il étendait ses pieds  
<sup>d'homme sage</sup> mais, habiles à la navigation.

Le café me rendit ~~assez~~ quelques courges.

Je demandai :

- Tante Martine, Bargebot ?

- Ah t'attend, Tante Martine.

- Elle a peur ?

- Elle a peur.

Cela me rassura beaucoup.

- Ton père, ajouta-t-il, ne revient que  
vers le fin de la semaine.

« Dieu soit loué ! Les choses  
vraiment d'air de s'arranger. Je m'embardis.

— Tu as un peu pour moi, Bergalot,  
demandai-je.

Stupéfait, Bergalot me regarda :

— Fichtre ! n'importe quel, mais il me  
commenta par son exclamation.

À ses regards, à ses intonations, à  
son air, je me représentais qu'il était, comme  
tous, assez content de moi.

Mais il annonça le départ, et alors  
surtout je m'éprouvai que, pendant une  
moment, on avait dépassé de beaucoup.  
Nous étions accés sur un autre point du bras  
mort, réparé seulement par une lagune aux  
flats, de lit courant de la rivière. Je  
le vis, à travers des joncs, qui passait  
très claire, par grands vagues rapides.

Conte le flanc robuste de la  
barque, flottait un petit bachelier,  
à l'équerre. Six planches, pas de  
banc, mais deux rames énormes et

comme l'arrogance ! un mâle !

— Embarras, me dit Bergalot. On  
laine ici la manette. Trop long pour remonter  
ce courant-là. Je viendrais le reprendre.

Je changeai de bord sans enthousiasme.

— Tais-toi l'avant me cria-t-il.

Je dus m'écarter, à mesure le fond.

— Bonne nuit, remonte-t-il, avec  
mes fétus.

Et il hissa le voile. Elle était vieille,  
usée ; mais, gonflée de vent, tout à coup,  
elle claqua. Alors le barque s'inclina vers  
l'eau qui ~~se~~ affleura <sup>sur</sup> le plat-bord et  
~~se précipita le long~~ et nous accueillant.  
Bergalot, ~~trépassé~~ trépassé, avait fait  
ravis et vigouusement il tira de deux  
bords, ~~l'unique~~ l'unique filait, <sup>au ras de</sup> ~~sur~~ l'eau,  
si bien que le flot pulquif venait <sup>à</sup> ~~sur~~ nos cordes.  
Je venais de l'air, pas le pied et le voile, chassés  
sans ce plein courant. Mais il tenait bon.  
Bergalot, intérieurement, apportait, rame au poing,  
vers deux bords, les pommiers de la rivière.  
Nous courions les tourbillons noirs, et

BU Lattes  
Nice

saugant, volant à fleur d'eau, nos sautoirs  
 par-dessus les eaux tumultueuses. Tout respirait  
 la joie : Bergabel, les plots <sup>à terre</sup>, le bûche qui souffrait  
 à la bonne fortune, le ciel <sup>bleu</sup> d'oiseaux et le grand  
 roulement des terres riveraines, qui fumaient, attristées  
 déjà par le soleil, en pleine maturité, entre les eaux  
 et les collines d'un bleu ~~vif~~ vif. Y'en avait un  
 feu mes feux et, enivré par l'air vibrant qui volait  
 comme un feu sur le rivier, je m'abandonnais au plaisir  
 de boire le vent.

Vers midi, on aborda le rivier facile.  
 On y prit ~~un~~ un repos. Bergabel tira un canot.  
 Il avait une immense canadienne. C'était une  
 armoire respectable, ~~avec~~ fructuant avec un style. Lorsque  
 partait le coup, il lançait dans les airs une longue  
 traînée d'étincelles sautillantes et beaucoup de fumée qui  
 soulevait <sup>long</sup> le bûche et le feu.

On passa la nuit, à la belle étoile.  
 Le lendemain on navigua, comme le vent ;  
 mais plus près des bords, en eau calme.

Vers le soir l'île fut en vue. Bergabel  
 parlait peu. Il ne dit cependant, en <sup>maintenant</sup> ~~maintenant~~  
 l'île :

- C'est nettoyé, petit. Bon au jour.  
~~Est~~ Est-il coiffé gentiment de canadienne. Y'en a bien  
 qu'il était content de lui.

- Et il se verra <sup>les</sup> ? lui de devant - je  
 le hais de la tête, ~~de la~~ et de tout. Y'en a  
 l'impression qu'il <sup>coûte</sup> ~~coûte~~ <sup>quelque chose</sup> ~~quelque chose~~  
 Mais j'ai saisi l'intention. ~~coûte~~

On dépassa l'île, de vive et  
 légèrement on toucha au rivier.  
 \*\*\*

On ~~arriva~~ fut à la maison, comme la nuit  
 tombait.

Nos traversées, le jardin. Sur le treillis de  
 la terrasse, il y avait une lampe allumée. Elle  
 éclairait le table. Le couvert était mis : ~~sur~~ <sup>sur</sup> la  
 nappe toute blanche, ~~à~~ Trois assiettes, ~~avec~~  
~~de~~ d'un ~~et~~ deux ~~de~~ de vin clair. Le  
 pain, avec son pain content, reportait ~~sur~~ une corbeille.  
 Il était ~~sur~~ <sup>sur</sup> Dans la cuisine, par la porte  
 ouverte, on apercevait le foyer, sur lequel, deux  
 poêles et deux gros réchauffeurs mijotaient  
 faiblement.

Devant le feu on voyait Tante Martine.

A côté d'un vieux fauteuil en tablettes blanches, la cage de pique <sup>nommé sur le mur</sup> ~~sur le mur~~, les vrais calmes posés sur les genoux immobile et grave, elle surveillait le repos du soir. Sa figure brune exprimait la confiance. Elle attendait l'enfant parti.

Tout est chaque soir avant elle allumée le feu, repri ce repos, mis ce couvert, ~~allumée~~ suspendu cette lanterne sous la table, sans se déconcerter.

Et maintenant que j'étais là, ~~devant~~ elle semblait, devant cette nourriture offerte, cette fontaine avec amour, et une venue de la maison paternelle. Certes j'étais alors trop jeune pour comprendre ces choses graves, mais elle sentait presque elle-même qui émanait de cette vieille femme de son sang, attention et fidélité, ~~attention~~ me troublait le cœur.

Alors je ne pus m'empêcher <sup>d'icléty en sauplé</sup> ~~de pleurer~~. Elle m'interdit, et lui <sup>elle</sup> ~~me~~ appela :

- Tante, vient ici, non beau, que je t'embrasse.

J'entrai, tout sauplé dans la cuisine.

Karphut resta sur le seuil, son front à la main.

St. Leger  
NICE

Je me laissai aller sur le coin de Tante Martine.

Elle me savait des vers Doux : « Petitlet ! regard ! comment ! » et que suis-je ennué ? Et une, une embrassant avec fureur devant le feu et les marmites, s'air, pour me rassurer et m'attendre avec douceur, s'exhalèrent les vapeurs du repas, ~~qu'elle avait préparés~~ ~~de la table~~ ~~aux chaudières~~ ~~montées~~

→ qui avait saisi dans le matin, ~~comme~~ comme J. Boyer, bonni Jépis, ~~réalisait~~. Et tout en pleurant, j'avais faim.

Nous mangions au frais, bien tranquilles.

Après quoi ~~je~~ <sup>j'allai</sup> ~~me coucher~~ <sup>me coucher</sup>, mais Tante Martine veilla.

~~Elle~~ ~~me~~ ~~parla~~ <sup>tant</sup> Karphut se pencha <sup>à</sup> ~~qu'il~~ ~~me~~ ~~parla~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~table~~.  
L'air. Longtemps ton cœur, il chuchotait.

Us dormaient étent le linge et il parlait sur le terrain.

D'en haut, par le feu ouvert, ~~je~~ ~~me~~ ~~sentais~~ ~~leurs~~ ~~vix~~ ~~clappes~~ et





Pour ma mère, la rate, et pour tante Martine, le  
 primum. « Respirer me dit-elle. Sois-tu bien.  
 Le calot n'est plus qu'un sursis... Il est vrai que je  
 soupirais beaucoup, tant de la longueur, tant de  
 l'autre chose; mais pas plus que les autres je ne  
 savais de quoi, tant à malaise restait vague.  
 Il s'écoula cependant, mais sans précision.  
 On me rendit mes livres. « Après tout, grammaire  
 n'est rien, s'il en a besoin, qu'il les lise en deux  
 jours les les pas. Il m'annonçait. On entra dix  
 le mois de Juin, ~~le~~. On passa de Juin  
 en Juillet, et de fruits aux herbes, par les  
 temps magnifiques. Maturés hautes et vives dans  
 les vallées, beaux sols; et, même en haut,  
 l'été, chauffait, sans le brûler, la campagne  
 où les sources vives ne tarissent pas en seul jour,  
 et cependant je languissais. Un indéfinissable ennui  
 abondait mon existence. Les fleurs ne paraissent  
 plus. J'étais, à ce point, devenu, autre ~~de~~  
 de l'autre, dans le vif, et sous les vives plateaux.  
 Parfois, lassé de la maison et de la dépendance  
 j'allais m'asseoir dans le chemin, sur le bord  
 du fossé. Et là, sans plaisir, j'attendais.

En Lettres  
 N° 1

Sans plaisir, et sans espérance. J'aurais voulu  
 que quelqu'un vint, et me parlât quoi, le facteur,  
 même bête, un chien, peut-être un âne...  
 Barabas ne revenant plus à la maison. Qu'était-il  
 devenu? Personne n'en parlait jamais, et son  
 absence paraissait inaperçue. Tantôt c'était sur les  
 bords, les uns de chaleur, qu'il nous apportait,  
 la fessée, une fois par semaine. Montant  
 par le barabas, et nous s'en inquiétait pas.  
 Mais j'y pensais, et j'y pensais m'empêchant  
 souvent de dormir, me rendant triste.  
 Cette histoire s'écoula en septembre. Le  
 raisin n'en eût pas. On vendait le vin  
 fermenté et les ~~grappes~~ brillaient dans les caves  
 énoies, comme jamais, à une main, elles étaient  
 bouillies, de nos parents.  
 L'année semblait avoir vu de hautes  
 fortunes, car Octobre fut sec, et Novembre  
 jeune plume. La rivière ne pouvait pas, et  
 ses eaux vives raisonnables n'avaient pas  
 notre terre, qui fut labourée, très facilement.  
 Mais nos éboulements qui passaient l'été  
 de ma famille, n'allèrent pas un an.









Gatzo autre.

- ~~Elle raconte que Gatzo devint un père.~~

Tout d'abord elle va à la chaudière.

- C'est, dit-elle, en voyant Gatzo, un  
solide garçon. Il a l'air franc. Mais en  
parlant à ton père.

~~Elle dit.~~

C'est qu'elle dit, nul ne le sait. Mon  
père s'attendait. Dieu fit le reste.

C'est ainsi que Gatzo devint un père.

Quant à son histoire, peut-être, un jour, nous le raconterai-je.  
F. M. J. Fabulae.

---

Rebet le mercredi 12

juillet

1944

à 17 heures 7 minutes

# Séries

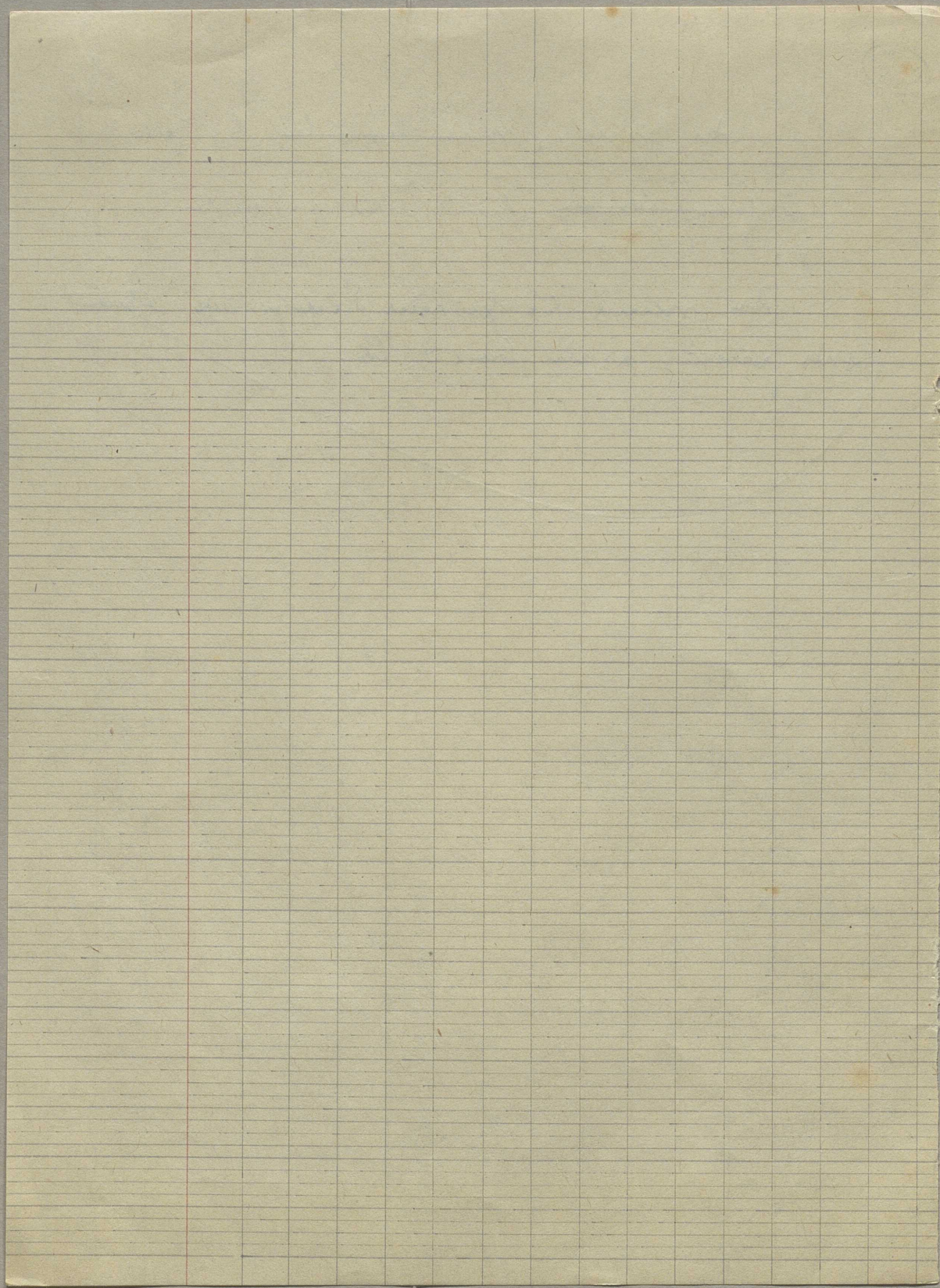
- I. - Acrostage. Ligne de l'aube sur le bas vent.  
Le sommeil de Gatzgo.
- II. - Diconverti des triens dans le langage.  
Plan de vie.  
Nourris piches. Le soleil (adit) de Gatzgo. - Le crépuscule.
- III. - On occide peu. Navigation et vie dans les bas vents.  
Les plants. les oiseaux. les insectes.
- IV. - Le nonviture  
Les pichas et le pich. Naturel. séries. nuit.  
Les fonds.
- V. - Planiers - séries - séries - projets - regard.  
espoirs. le vie bas de temps. bas de l'espace.
- VI. - Impuncture. on pich. Le pichiers. aux  
plats volants. Le chapel de carlin de cany.  
on sur de les vent
- VII. - Sur les la terre ferme. météris.  
sur vely.

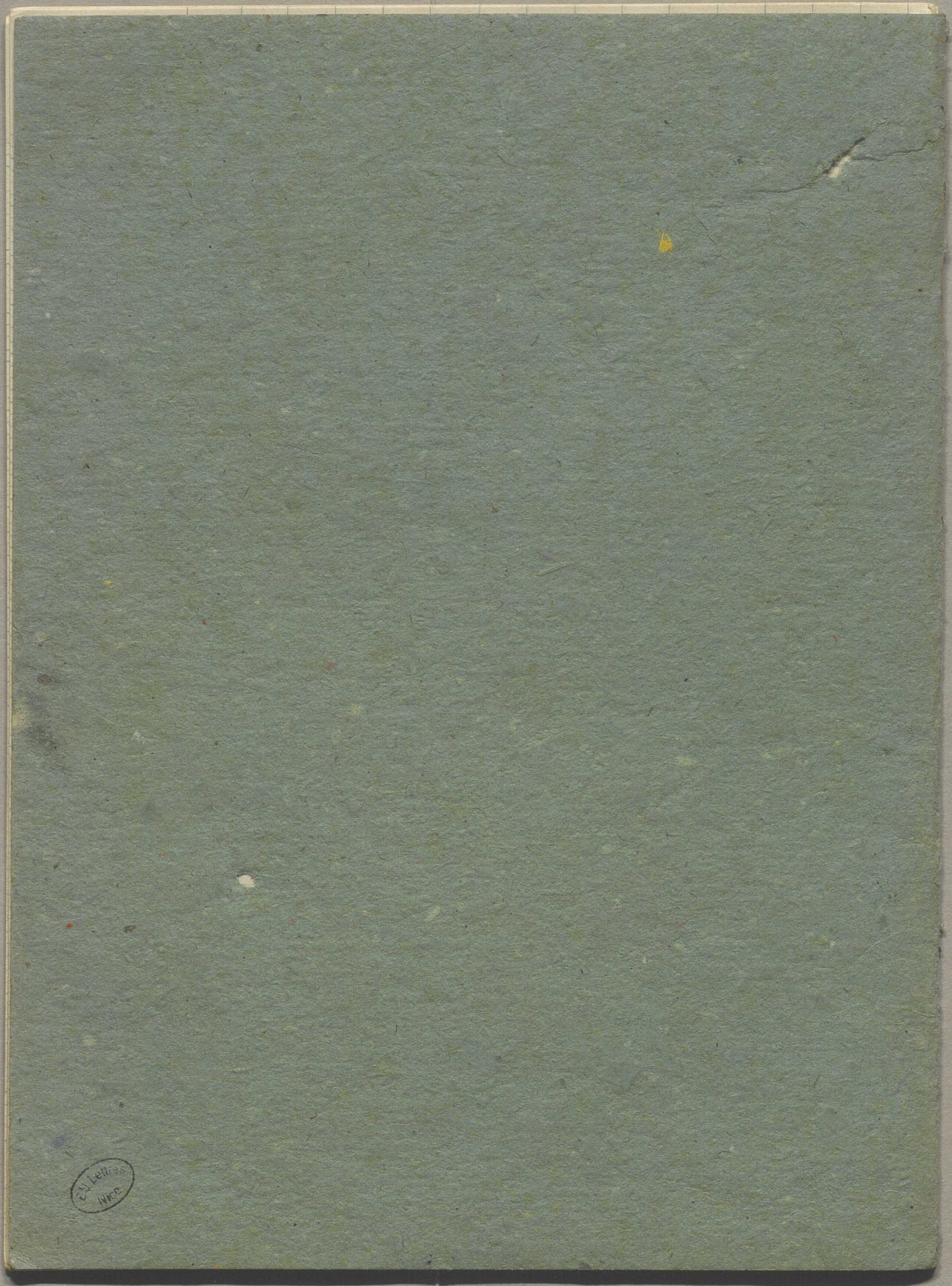




tu parles, ~~me en l'air de lui~~, dix jours  
<sup>de suite</sup>  
tu feras ~~à son~~ grand et en ains par les lins

Au bureau dix jours d'impudence ~~étaient~~  
aspirés par un banc de lins





8 novembre 1934

3029

Donation

entre Epoux

par Monsieur et Madame Basso

ETUDE de M<sup>e</sup> HENRION NOTAIRE — RABAT

St Louis  
Nice

